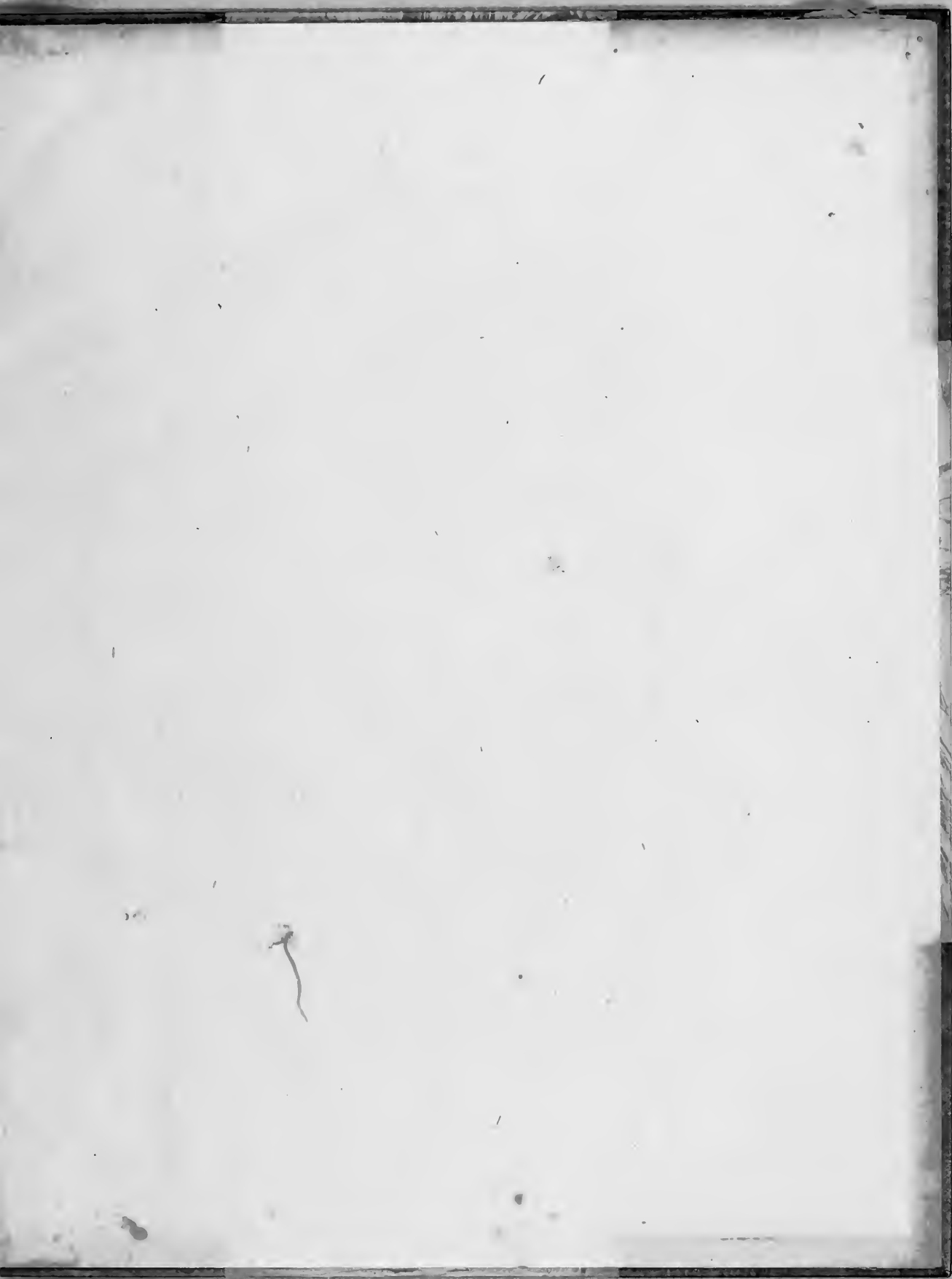


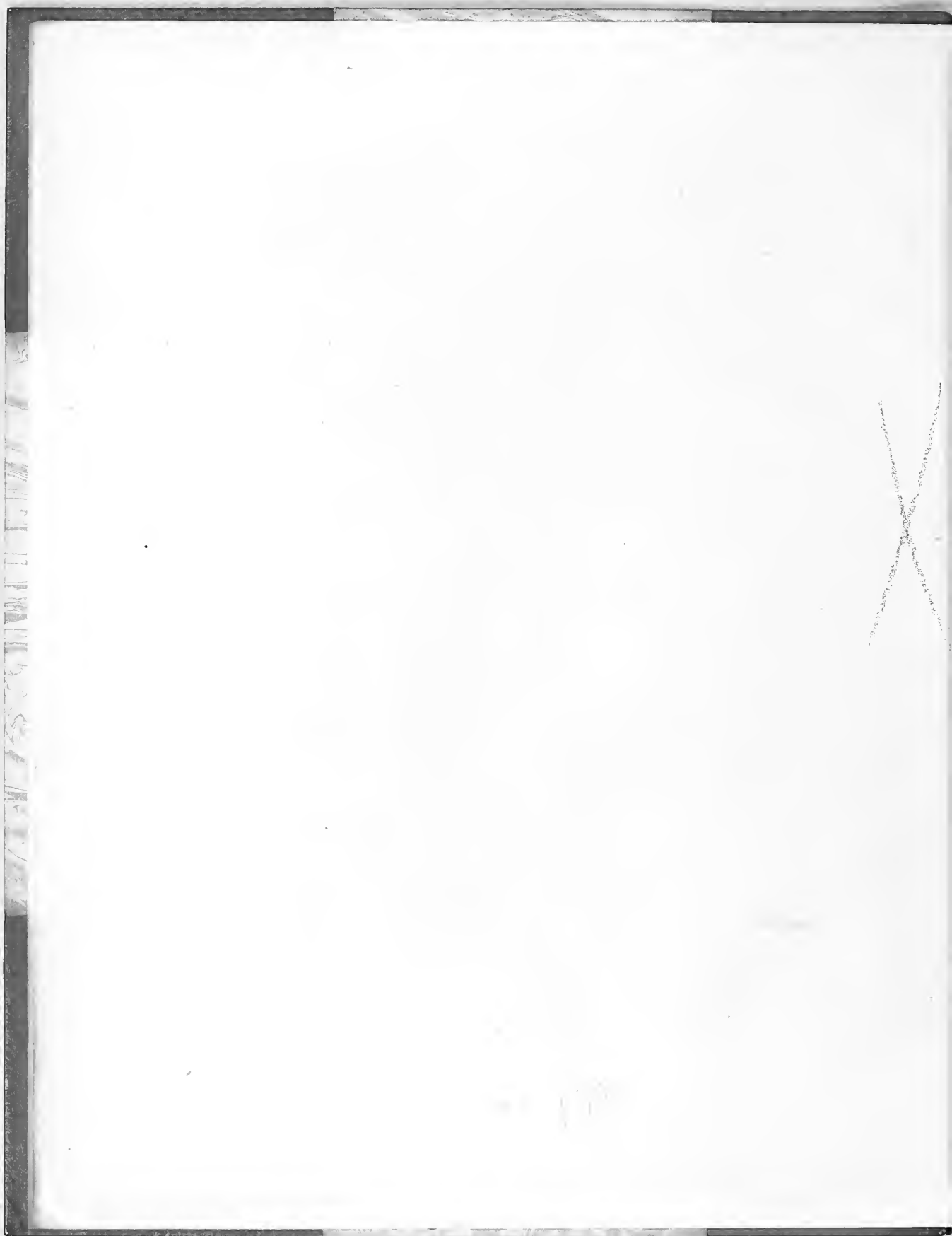


13c



John Carter Brown
Library
Brown University





ISLE ST.-DOMINGUE,

PROVINCE DU NORD.

Non falsa, sed vera, imminente periculo dicam.

P R É C I S

H I S T O R I Q U E ;

Qui expose dans le plus grand jour les manœuvres contre-révolutionnaires employées contre St. Domingue ; qui désigne & fait connoître les principaux Agents de tous les massacres, incendies, vols & dévastations qui s'y sont commis ; le but qu'ils se proposoient en autorisant & faisant exécuter un tissu d'horreurs, dont la seule description fait frémir la nature : Faits qui sont à la connoissance de la Colonie entière ; qui ont acquis toute l'authenticité possible, par la déposition publique du Citoyen GROS, Procureur-Syndic de Valière, prisonnier des Brigands, & confirmée sur les lieux par celle de plusieurs autres Témoins, juridiquement faite.

THE STATE OF

PROVINCE OF

RECORDS

1870-1871

The following is a list of the records of the
 Province of ... for the year 1870-1871.
 The records are arranged in alphabetical order.
 The first record is ...
 The second record is ...
 The third record is ...
 The fourth record is ...
 The fifth record is ...
 The sixth record is ...
 The seventh record is ...
 The eighth record is ...
 The ninth record is ...
 The tenth record is ...
 The eleventh record is ...
 The twelfth record is ...
 The thirteenth record is ...
 The fourteenth record is ...
 The fifteenth record is ...
 The sixteenth record is ...
 The seventeenth record is ...
 The eighteenth record is ...
 The nineteenth record is ...
 The twentieth record is ...
 The twenty-first record is ...
 The twenty-second record is ...
 The twenty-third record is ...
 The twenty-fourth record is ...
 The twenty-fifth record is ...
 The twenty-sixth record is ...
 The twenty-seventh record is ...
 The twenty-eighth record is ...
 The twenty-ninth record is ...
 The thirtieth record is ...
 The thirty-first record is ...
 The thirty-second record is ...
 The thirty-third record is ...
 The thirty-fourth record is ...
 The thirty-fifth record is ...
 The thirty-sixth record is ...
 The thirty-seventh record is ...
 The thirty-eighth record is ...
 The thirty-ninth record is ...
 The fortieth record is ...
 The forty-first record is ...
 The forty-second record is ...
 The forty-third record is ...
 The forty-fourth record is ...
 The forty-fifth record is ...
 The forty-sixth record is ...
 The forty-seventh record is ...
 The forty-eighth record is ...
 The forty-ninth record is ...
 The fiftieth record is ...
 The fifty-first record is ...
 The fifty-second record is ...
 The fifty-third record is ...
 The fifty-fourth record is ...
 The fifty-fifth record is ...
 The fifty-sixth record is ...
 The fifty-seventh record is ...
 The fifty-eighth record is ...
 The fifty-ninth record is ...
 The sixtieth record is ...
 The sixty-first record is ...
 The sixty-second record is ...
 The sixty-third record is ...
 The sixty-fourth record is ...
 The sixty-fifth record is ...
 The sixty-sixth record is ...
 The sixty-seventh record is ...
 The sixty-eighth record is ...
 The sixty-ninth record is ...
 The seventieth record is ...
 The seventy-first record is ...
 The seventy-second record is ...
 The seventy-third record is ...
 The seventy-fourth record is ...
 The seventy-fifth record is ...
 The seventy-sixth record is ...
 The seventy-seventh record is ...
 The seventy-eighth record is ...
 The seventy-ninth record is ...
 The eightieth record is ...
 The eighty-first record is ...
 The eighty-second record is ...
 The eighty-third record is ...
 The eighty-fourth record is ...
 The eighty-fifth record is ...
 The eighty-sixth record is ...
 The eighty-seventh record is ...
 The eighty-eighth record is ...
 The eighty-ninth record is ...
 The ninetieth record is ...
 The ninety-first record is ...
 The ninety-second record is ...
 The ninety-third record is ...
 The ninety-fourth record is ...
 The ninety-fifth record is ...
 The ninety-sixth record is ...
 The ninety-seventh record is ...
 The ninety-eighth record is ...
 The ninety-ninth record is ...
 The hundredth record is ...

R É C I T

H I S T O R I Q U E ,

Sur les événemens qui se sont succédés dans les camps de la Grande-Rivière , du Dondon , de Sainte-Suzanne & autres , depuis le 26 octobre 1791 , jusqu'au 24 décembre de la même année.

Par M. GROS, Procureur-Syndic de Valière , & fait prisonnier par Jeannot.

Non falsa , sed vera , imminente periculo dicam.

LE 26 octobre sera à jamais une époque mémorable dans les fastes de Saint-Domingue. Je dois à mes concitoyens de les éclairer sur cette malheureuse journée dont les suites ont entraîné la perte des montagnes & plaines de la partie de l'Est , & le massacre de ses habitans. Pour l'apprécier , & se convaincre de la conduite perfide des ennemis de la colonie , il faut connoître la position du camp du Rocon , alors commandé par M. de Rouvray , & la distance de ce camp à l'Espagnol ; il faut parfaitement connoître le nombre des défilés à garder , & la quantité de troupes nécessaires pour former un cordon , qui étoit aussi indispensable que celui de l'Ouest ; & qui auroit été bien plus essentiel que les courses répétées , instructives & meurtrières , dans les quartiers circonvoisins du cap.

Pour mieux juger des véritables causes de nos malheurs , il faut jeter un coup-d'œil rapide sur les divers événemens qui ont eu lieu depuis la formation du camp Villate , à Sans-Souci ; il faut suivre la marche progressive & combinée des incendies & des assassinats ; il faut que le lecteur impartial décide s'il étoit au pouvoir de M. de Blanchelande de garantir la partie de l'Est de la dépendance : les détails dans lesquels je vais entrer , lui fourniront les plus sûres notions , aux moyens desquels il pourra asseoir son jugement.

Dès le premier instant de la révolution , nous nous étions rassemblés au nombre d'environ deux cents hommes , sur l'habitation Delpuech , située sur la crête de la montagne qui couronne Lacul-de-Samedi. Là , témoins du progrès des flammes , nous attendions l'instant où le mal , gagnant jusqu'au Trou , nous auroit forcé de nous replier sur le Fort-Dauphin , ou à rentrer dans l'Espagnol , si toute retraite dans la plaine , nous étoit coupée. Déjà les campagnes de Limonade paroissent en feu ; déjà dans les doubles montagnes , la clarté répandue au loin ,

nous avertissoient de l'approche des brigands , quand nous apprîmes la formation d'un camp au Rocou , commandé par M. de Rouvray. Je remplissois à cette époque , la charge de procureur-Syndic de Vallière , & en ma qualité , je crus devoir , lui faire part , au nom de ma paroisse , de la position de notre camp , & lui demander les ordres qu'il lui plairoit nous donner. J'entrai dans quelques détails d'utilité publique : sa réponse fut des plus encourageante. « La peur , » oui , la peur , nous disoit-il , a tout perdu ; si dans les autres quartiers on » avoit montré autant d'énergie que dans le votre , à coup sûr la révolte seroit » éteinte. »

Tels étoient les éloges que nous recevions de M. de Rouvray : à son arrivée à Caracole , il avoit , plus d'une fois , repoussé les brigands , & il leur coupoit toute communication avec le reste de la dépendance. Dès-lors , nous crûmes l'Est de la province à l'abri de tout accident , s'il nous étoit possible d'obtenir un secours de M. de Blanchelande. A cet effet , j'écrivis à l'assemblée coloniale , & lui fis part d'un plan , qui , s'il avoit été adopté , auroit produit le plus grand effet : il s'agissoit de former un cordon à l'Est , semblable à celui de l'Ouest , & de circonscrire les brigands en attendant qu'une circonstance plus heureuse nous permît de les envelopper dans tous les points. Je reçus de M. de Cadouche , alors président , la réponse la plus flatteuse , mais la plus stérile en moyens. Il fallut se résoudre à ne compter que sur nos propres forces , & à défendre l'intérieur de notre quartier.

Nous reçûmes à-peu-près dans le même temps une lettre de Messieurs les habitants des Ecrevisses , qui nous invitoient de correspondre avec eux , & de nous réunir pour repousser les révoltés , qui déjà avoient pénétré bien avant dans le Moka. Ils nous faisoient le tableau des dangers qu'ils alloient courir , & nous demandoient des secours. M. Cafeaux fut de suite expédié avec douze hommes , pour les renforcer.

Le mal faisoit des progrès rapides : M. Flameu , commandant-général des troupes patriotiques de Sainte-Suzanne , & campé sur l'habitation Bence , nous fit part de sa triste position , & nous engagea à le joindre , pour opposer une barrière aux scélérats qui s'avançoient , le poignard d'une main & la torche de l'autre. Il sentoit , ainsi que moi , la nécessité de former un cordon qui joindroit le camp du Rocou ; mais ce projet , le plus utile de tous , étoit impossible dans l'exécution ; il nous falloit un renfort ; & M. de Blanchelande , je ne fais pour-quoi , étoit sourd à nos réclamations : en vain je lui fis sentir la nécessité de garnir ces gorges ; en vain je lui représentai que , de ce plan , dépendoient cinq cens millions au moins ; tout fut inutile ; nous n'eûmes pas un homme.

Ne voulant cependant pas laisser assassiner nos malheureux frères du Moka , nous expédiâmes , dans la journée même , un détachement de cent hommes de cavalerie , qui joignit M. Flameu ; mais ses ordres n'étant que de reconnoître le pays , & d'en rendre compte , le détachement rentra le lendemain matin , & nous apprit que M. Flameu couroit le plus grand danger , & que tout devoit nous porter à le secourir.

Sur ce rapport , M. Bouvard , commandant des volontaires de Vallière , se mit aussi-tôt à leur tête , & vola à leur secours , avec les gens de couleur de notre quartier , qui , dans ce moment , paroissoient fidèles aux blancs. Ce renfort renversa tout. Le camp de Condemine fut emporté , & les troupes combinées

poussèrent leur marche jusque sur l'habitation Saint-Malo, au bas de la Grande-Rivière, d'où ils retournèrent camper sur celle de Bongard.

Malgré notre peu de monde, & l'impossibilité d'être secourus, nous crûmes urgent d'établir un poste sur l'habitation Villate, à Sans-Souci, & situé à l'entrée de la Grande-Rivière; c'étoit par-là qu'Ogé avoit passé dans l'Espagnol; & certainement on pouvoit, par ce côté, se rendre maître du quartier. M. Desvignes fut détaché avec quinze hommes, pour garder ce poste.

Peu de jours après, nous apprîmes le détail du combat qu'avoit soutenu notre détachement, sur l'habitation Bongard, où il avoit été assailli par mille ou douze cents brigands. Après cinq heures de résistance, il fut forcé de se replier sur le poste Villatte, où ces lâches assassins n'osèrent le poursuivre. Nous eûmes douze hommes de blessés; & le lendemain nous trouvâmes vingt-huit de ces scélérats entassés les uns sur les autres, parmi lesquels étoient quatre mulâtres: nous apprécîâmes leur perte à cent hommes au moins, tués ou blessés.

Sur cette relation, nous expédiâmes courrier sur courrier au Fort-Dauphin & à M. de Rouvray, jugeant, par ce premier combat, que Villate seroit incessamment assailli; & après avoir laissé au camp Delpuech, les vieillards & un memore du corps populaire, nous nous transportâmes à Sans-Souci.

Nous engageâmes le comité du Fort-Dauphin, qui nous avoit déjà envoyé un renfort de quarante mulâtres, de se joindre à nous pour obtenir un renfort & un commandant de troupes de ligne. Le danger augmentoit tous les jours: nous devînmes pressans dans nos sollicitations, & après deux mois d'une résistance honorable, M. Touzard nous envoya un détachement de quatre-vingt-six mulâtres, trente hommes du régiment du Cap, & six artilleurs. Mais, hélas! nous étions bien loin de prévoir les maux qui devoient fondre sur nous.

Les événemens tiennent à des causes, & ce ne sera jamais qu'en y remontant que le lecteur pourra fixer son jugement. Les hommes passionnés, les hommes dominés par l'intérêt ou l'amour-propre, ne se rendront certainement pas à l'évidence: tout ce qui heurtera les opinions calculées, sera réputé faux: aussi l'ami de la vérité, le citoyen patriote & vertueux, ne doit jamais écrire pour cette sorte de gens.

Le sieur Pichon, capitaine en second du régiment du Cap, fut choisi pour nous commander; & je ne crains pas d'avancer que lui seul est la cause de notre destruction, & de la perte totale de nos propriétés. S'il est susceptible de remords, il se reprochera, sans doute, d'avoir sacrifié, ou par ignorance dans l'art militaire, ou par scélératesse, ce précieux reste de la province du Nord. Il nous trouva campés sur l'habitation Villate: c'est là qu'il prit le commandement de l'armée: c'est-là qu'il consumma notre ruine.

Ce poste étoit très-désavantageux; mais comme nous étions deux cens cinquante hommes au moins; d'ailleurs, instruits de ce que nous pouvions avec ces forces, il est à présumer que nous aurions tenu contre les brigands, malgré leur nombre, si nous avions eu du canon, & si nous eussions été à portée d'être secourus. C'étoit au sieur Pichon à faire les dispositions les plus avantageuses: mais, quelle fut la conduite de ce commandant? Il est nécessaire de la faire connoître; car nous aurons occasion d'en parler souvent par la suite.

Après avoir visité le quartier, après avoir pris quelques renseignemens du corps populaire, il divisa notre petite armée en trois corps; l'un resta sur l'habitation

Villate ; le second fut camper chez Ancelin , aux Ecrévilles ; le troisième , composé de tout le renfort , fut au morne de Manesca.

Le corps populaire , justement alarmé de la division des forces , au moment même où le camp Villate étoit plus menacé que jamais , fit de judicieuses représentations pour l'empêcher ; mais le sieur Pichon , qui vraisemblablement avoit résolu la perte de Vallière , ne se rendit pas ; il manifesta même , par des propos extravagans , les plus coupables intentions ; & les faits vinrent bientôt à l'appui.

Un jour cet officier , dinant chez M. Burgala , en nombreuse compagnie , après avoir vomi maints & maints sarcasmes contre la révolution ; finit par dire que si le hasard l'avoit fait trouver en France comme à Saint-Domingue , il se seroit réuni depuis long-temps aux princes à Coblenz. Ces propos commencèrent à nous inspirer de la défiance. La détention de sa femme à la Grande-Rivière , où elle étoit prisonnière de Jeannot ; sa correspondance avec les gens de couleur de notre quartier ; tout légitimoit notre soupçon : alors nous suivîmes en silence ses opérations. Déjà nous lui avions représenté qu'un militaire , connoissant un peu son métier , ne pouvoit laisser deux camps séparés par une rivière impraticable ; que c'étoit exposer l'un & l'autre à une perte certaine , en cas d'attaque. Toutes ces considérations furent inutiles : sa conduite étoit calculée , il marcha droit à son but.

Le 23 octobre , au matin , le camp Villate , qui n'étoit plus composé que d'une compagnie de dragons & une compagnie de mulâtres , étoit dans les plus grandes trames ; on l'avoit dépouillé de son canon , & tout lui annonçoit une attaque prochaine : c'est dans un moment aussi périlleux que les mulâtres se présentèrent au corps populaire , & lui signifièrent qu'ils étoient appelés par le sieur Pichon , & qu'ils alloient le joindre : en vain on leur représenta que , par cette défection , ils alloient ouvrir le quartier aux brigands , qui , bientôt instruits de notre faiblesse , ne manqueraient pas de fondre sur nous : en vain leurs officiers refusèrent de les suivre ; abusés , sans-doute , par de fausses promesses , ils joignirent le camp Monesca , où étoit le scélérat Pichon , qui les reçut à bras ouvert , malgré la dénonciation du bureau & de leurs officiers.

Le lendemain , réduits à 45 hommes , nous nous livrions à d'étranges soupçons qui augmentèrent , à la vue d'une multitude de brigands : le canon d'alarme du camp Ancelin , répété par celui de la Vigie de M. Lamothe , annonçoit la détresse. Ce corps de révoltés , qui fit semblant d'investir M. Bouvard , étoit composé en partie de nègres & de mulâtres de Sainte-Susanne ; mais sur la bonne contenance de M. Bouvard , & après avoir reconnu les fossés qui entouraient son camp , ils se retirèrent sans tirer un coup de fusil , vomissant mille injures , & menaçant de tout renverser & de gager Maribaroux.

Sur cette menace , nous redoublâmes de surveillance , nous en avertîmes M. Pichon , & en donnâmes avis à M. de Blanchelande , en sollicitant de nouveaux secours , dont nous avions si grand besoin , les mulâtres du Cap ayant déserté le quartier.

Nous fîmes part de notre position malheureuse à M. d'Assas , qui venoit de remplacer M. de Rouvrai (nous devons à ce premier commandant du camp du Rocou , des remerciemens sur l'intérêt qu'il prenoit à notre quartier ; il avoit parfaitement senti la nécessité d'empêcher les brigands de pénétrer , par nos montagnes , dans la plaine , & il fit tout pour nous secourir. Malheureusement le brave M. de Coburne éprouva des obstacles ; & la blessure qu'il reçut en forçant les défilés de

Sainte-Susanne , acheva notre ruine). M. d'Assas , pénétré de notre malheureuse position , nous répondit que ni la situation ni les ordres ne lui permettoient de nous secourir.

La lettre que nous écrivions à M. de Blanchelande étoit pressante ; voici à-peu-près ce que nous lui marquions :

« Depuis long-temps nous ne cessons de réclamer des secours en tout genre ,
 » & nous n'en sommes pas moins abandonnés à notre malheureux sort : à juger
 » de votre silence & de votre apathie , on diroit qu'il n'entre point dans votre
 » plan de sauver la partie de l'Est ; car , nous vous le demandons , que servira le
 » camp de Rocou , si , maîtres de nos montagnes , les brigands viennent fondre
 » dans la plaine & renfermer M. d'Assas dans ses lignes ; alors tout sera perdu :
 » mais songez , M. le général , qu'il suffira qu'un citoyen courageux survive à ses
 » camarades , pour vous dénoncer au tribunal de la nation. Nous n'ignorons pas
 » que Jeannot a jure de tirer vengeance de l'affaire de Bongard ; nous sommes
 » instruits de tout. Nous vous réitérons l'assurance de défendre notre camp jusqu'à
 » la mort ; mais , des secours , M. le général , des secours ; la valeur ne peut tenir
 » contre le nombre ; nous succomberons , & tout sera perdu ».

Cette lettre ne produisit aucun effet : M. de Blanchelande , au contraire , en montra une autre à M. Gerbier , notre député à l'assemblée coloniale , écrite de Vallière , par laquelle on lui marquoit que nous avions plus de force qu'il n'en falloit pour nous tenir sur la défensive ; que l'apparition des brigands au poste Ancelin , étoit fautive ; qu'on avoit pénétré bien avant dans le Moka , sans rencontrer d'ennemis , & que tout nous rassuroit dans ces parages. L'auteur de cette lettre ajoutoit de se méfier des corps populaires , & de ne s'en rapporter qu'à lui seul.

Nous reçûmes ces détails la veille de notre défaite ; car le lendemain , à six heures du matin , un corrier du camp Manesca nous apprit le départ du sieur Pichon , qui n'avoit pas été remplacé. Cette conduite extraordinaire , réunie aux preuves , ne nous permit plus de douter de la complicité de cet officier. D'abord , nous avons à lui reprocher d'avoir gardé à son camp les mulâtres qui avoient abandonné le nôtre ; indiscipline qui fut le résultat de sa correspondance avec eux : les propos qu'il avoit tenus contre les citoyens les plus respectables ; le dessein qu'il disoit avoir , de se venger de quelques mécontentemens qu'il avoit éprouvés dans le camp Villate , & l'assurance avec laquelle il publioit que dans moins de huit jours ce camp seroit emporté. Tant de preuves accumulées nous donnoient certitude d'une trahison sur laquelle on pourra prononcer quand on verra ci-après la déposition de Jeannot.

Sur les neuf heures , des nègres envoyés pour ramasser les animaux , vinrent nous avertir que les brigands étoient rassemblés sur l'habitation Perara ; que leur nombre étoit incalculable , & qu'il ne nous restoit pas un quart-d'heure pour nous préparer au combat. Aussi-tôt on bat la générale , on prend les armes , & l'ardeur est égale ; déjà on voudroit en être aux mains avec un ennemi aussi lâche que féroce : pour cette fois , trop de confiance nous perdit sans retour. Si nous avions été susceptibles d'un instant de réflexion , nous aurions calculé la conduite du sieur Pichon ; mais surtout nous n'aurions pas perdu de vue que nous étions sans canon & le plus désavantageusement campés ; nous aurions dirigé notre retraite sur le camp des Ecrévilles , & par cette manœuvre réfléchie , nous échappions , pour cette fois , à la féroce de ces barbares. Malheureusement , le sieur Berchais , ancien

orfèvre du Cap, que nous avions nommé commandant de notre camp, étoit aussi inexpérimenté que brave; jamais il ne voulut avoir égard à mes représentations; & malgré la disproportion du nombre, nous avançâmes sur l'ennemi.

Les mulâtres de la Grande-Rivière & quelques-uns de Sainte-Susanne, formoient un corps à part, qui s'empara de la hauteur, où ils alloient placer leurs canons pour nous foudroyer. Sur leur apparition, nous envoyâmes un détachement de vingt hommes; cette faute fut décisive: le sieur Berchais, en nous divisant, nous rendit la retraite impossible; lui-même, après avoir fait des prodiges de valeur, fut pris & désarmé. Bientôt, la terre ne fut couverte que de nos malheureux frères; on en comptoit vingt-un sur le champ de bataille, & quatorze prisonniers, qui furent garottés & amenés devant Jeannot, qui ordonna de nous conduire à la Grande-Rivière. La perte des brigands fut à-peu-près de 25 à 30, parmi lesquels nous distinguâmes un quarteron de la Grande-Rivière, nommé Lafond, qui étoit colonel; & deux autres chefs, mulâtres, dont l'un étoit un des Meynard.

Telle fut l'issue de la malheureuse journée du 26 octobre, qui laissa les brigands maîtres de tous les défilés des montagnes qui conduisent au Fort-Dauphin. On ne pourra certainement pas nous reprocher d'avoir manqué à notre serment; mais, je me plais à croire que le sang des infortunés citoyens de Vallière, criera sans cesse vengeance au tribunal de la nation, qui, sensible à nos malheurs, punira un jour les auteurs de notre désastre.

M. de Blanchelande, vous êtes responsable à la nation; un jour viendra, sans doute, que l'on calculera votre conduite: alors, on vous dira, avec vérité, devant ce tribunal redoutable: le devoir d'un chef, dans les circonstances difficiles où se trouvoit la colonie, étoit de former un plan le plus avantageux possible, au moyen duquel, si on ne pouvoit éteindre la révolte, on pût au moins conserver à la province une partie de ses ressources, & à la France un reste de prospérité. L'avez-vous fait? Comme simple citoyen françois, il m'est permis de jeter un coup d'œil sur vos opérations; comme victime de manœuvres criminelles, je me dois d'en rechercher les auteurs. Oui, M. de Blanchelande, je vous l'ai écrit au nom de ma paroisse, dont j'étois l'organe; mais, en commençant cet ouvrage, j'ai promis un récit historique, & je m'en écarterois en entamant une discussion, que je réserve pour un autre moment. Seulement, je dirai à la colonie entière, que vous ne nous avez jamais honorés d'une réponse, jamais accordé de secours, que celui que vous nous fîtes conduire par un traître; & que le lendemain de notre désastre vous sûtes trouver trois cents hommes pour protéger un quartier qui n'existoit plus, lorsqu'un plus petit nombre l'auroit garanti quatre jours auparavant.

Après notre défaite, nous fûmes enchaînés deux-à-deux, & placés au milieu de la plus forte escorte de nègres & mulâtres, pour être conduits au camp général des brigands. En quittant nos foyers, dans cet état affligeant, nous vîmes nos plus riches possessions dévorées par les flâmes: en un instant, ces barbares eurent incendié le quartier, & nous ne marchâmes qu'à la lueur des flâmes. Ces scélérats se plaisoient à repaître nos yeux des cadavres mutilés de nos frères, & à nous faire un tableau des atrocités qu'ils devoient exercer sur nous, à notre arrivée à la Grande-Rivière, où nous arrivâmes la même journée, après dix lieues de route, tête & pieds nus & en chemise.

Pendant la route, les vieux nègres & négresses, rassemblés devant toutes les barrières, nous humilioient en propos, & venoient les exploits de leurs guerriers, qui ne cessoient de nous maltraiter à coup de bâtons.

Arrivés sur l'habitation Cardinaux, où les nègres avoient un camp considérable, nous fûmes conduits, pour un instant, sous la galerie de la grande case, où on nous distribua, avec mille propos insultans, quelques gouttes de tafia. Nous nous aperçûmes qu'il régnoit dans ce camp une espèce de décence, & qu'on y exigeoit un silence absolu. Le commandant, nègre esclave, nommé Sans-Souci (très-mauvais sujet), disoit, en faisant le tour de la case, *paï z'autres, bon père après dromi*. On nous conduisit ensuite à la barre, où nous couchâmes; & le lendemain matin nous aperçûmes un prêtre sous la galerie: il vint à nous, & nous fit entendre ces mots foudroyans: *mes enfans, il faut savoir mourir, notre seigneur Jesus-Christ est mort pour nous sur la croix*. Conternés d'une pareille exhortation, à laquelle nous ne nous attendions certainement pas, nous lui demandâmes si son arrêt étoit sans appel, & s'il ne pouvoit rien faire pour le changer; il nous répéta en se retirant, *il faut mourir*.

Depuis, nous avons vu fréquemment ce même prêtre dans tous les camps de la Grande-Rivière. C'étoit le curé de cette paroisse. Si nous étions obligés de prononcer sur son compte, notre jugement ne lui seroit assurément pas favorable; & nous pouvons certifier qu'il a amassé une immense fortune, & qu'au retour de l'ordre il sera le mieux partagé des brigands.

Sous prétexte d'être plutôt rendu chez madame Dufailly, où étoit le gouvernement des révoltés, on nous fit monter sur des cabrouets; mais le véritable but de ces barbares étoit de nous faire éprouver un nouveau supplice, car nous regretâmes de n'avoir pas fait ce chemin à pied, tant nous fûmes fracassés.

Le commandant du camp général se nommoit Michaud, nègre esclave de l'habitation Armand; il vint à nous, & sur sa physionomie, je crus découvrir un grand fond de sensibilité. Je ne me trompai pas: il a adouci nos malheurs quand il l'a pu, & nous lui devons, en partie, la liberté que nous n'obtinmes que deux mois après: cependant, il fut obligé de nous mettre aux fers, en attendant l'implacable Jeannot, qui n'étoit pas encore de retour de son expédition; mais il nous donna quelques lueurs d'espérance, & nous promit ses bons offices.

Pour donner à mes lecteurs une juste idée des maux que nous avons soufferts, il est nécessaire que j'entre dans les moindres détails. La description du cachot où nous fûmes jetés, suffira seule pour lui inspirer le plus grand intérêt.

Qu'on se figure deux lits de camps, placés à un pied de distance, dans une espèce de corridor; l'un occupé par les infortunés prisonniers qui étoient aux fers; l'autre par les nègres blessés & par les esclaves encore fidèles aux blancs, & surpris dans les courses des brigands: ils tiennent ces derniers aux fers pendant quelques temps, & ne les relâchent qu'après les avoir suffisamment endoctrinés pour les mettre dans leur parti.

Qu'on se figure un endroit où l'air étoit comprimé & chargé de vapeurs empoisonnées; un endroit où les excréments séjournoient des jours entiers, sous la tête des prisonniers. Joignez à cela, les injures & les menaces dont on ne cessoit de nous accabler.

Etendus sur ce lit de douleur, en butte à tous les traits de la malice la plus noire, nous formions divers projets de destruction; car, à tous ces maux se joignoit encore le plus redoutable de tous, celui de la fin la plus cruelle. Ces tigres, pour prolonger nos douleurs, nous réduisirent à trois chétives bananes par jour & un verre d'eau; quelquefois on nous régaloit d'un morceau d'oreille de bœuf, mais c'étoit fort rare.

Tel fut le prélude des souffrances auxquelles on nous destinoit : Jeannot qui, le lendemain de cette fatale expédition, étoit rentré au camp général, après avoir donné des ordres pour tout incendier, vint nous visiter ; & , après nous avoir reproché la mort d'Ogé ; après s'être longuement déchainé contre la révolution , il nous dit que lorsqu'il s'étoit mis en marche pour nous attaquer, il étoit instruit, par le sieur Pichon, de notre nombre, de la position de notre camp, & de la désertion du détachement des mulâtres. Il nous dit aussi que, huit jours auparavant, ces mulâtres s'étoient assemblés avec ceux de la Grande - Rivière & autres, à la passe de M. de Maigné, & que tout avoit été calculé entr'eux. Après nous avoir fait toutes ces confidences, Jeannot choisit, parmi les prisonniers, les premières victimes de sa rage, & ordonna qu'on en conduisit deux au gouvernement ; il nous avoit déjà annoncé que nous serions sacrifiés deux-à-deux, & par vingt-quatre heures, pour prolonger ses jouissances. Un commandeur & un bourreau, toujours en exercice, s'emparèrent de mon infortuné compagnon, nommé Antoine : on l'étendit sur une échelle où il reçut trois ou quatre cents coups de fouet au moins, en ma présence. Après quoi, la rage de Jeannot n'étant pas assouvie, il fit semer de la poudre à canon sur toutes les parties de son corps, & y fit appliquer ensuite six peles rougies, préparées exprès ; mais la nature, triomphant de ce nouveau supplice, le barbare Jeannot le fit reconduire au cachot, & avec une insultante dérision, demanda aux autres prisonniers s'ils reconnoissoient leur camarade.

Témoin de tant d'atrocités, & attendant le même sort, que le lecteur juge de ma position : cependant ma grace avoit été sollicitée & obtenue à mon insçu, par le commandeur de l'habitation Monthelon. Jeannot me renvoya aux fers après m'avoir fait plusieurs questions, m'assurant, sur sa parole d'honneur, que mes jours étoient en sûreté.

A mon arrivée dans le cachot, je trouvai M. Dugos que l'on amenoit de Vallière : il avoit combattu avec nous à Sans-Souci, & avoit eu le bonheur de se sauver dans le bois où il se croyoit en sûreté : mais, peu de temps après, il fut pris & conduit sur les glaces de l'habitation Villate. Là, les mulâtres s'emparèrent de lui, & après l'avoir fait étendre sur une échelle, lui comptèrent deux cents coups de fouet. Le fils du maire de Sainte-Susanne étoit un de ceux qui le tailloient, tandis qu'un autre pressoit sa tête sous ses pieds. On le conduisit ensuite au camp général où il nous joignit. Le lendemain, on conduisit le chevalier Delpuech au camp Mazères, où on lui trancha la tête, par ordre d'un nègre libre, nommé Yvon, commandant de ce camp.

Notre cachot ne délemplois pas : on venoit de tous les côtés nous examiner. Les uns, mais en petit nombre, sembloient pénétrés de notre sort ; les autres, au contraire, s'en réjouissoient ; mais c'étoit principalement dans la nuit que la terreur augmentoit par les discours que nous entendions ; & les chansons lugubres, accompagnées d'instrumens, sembloient être le prélude d'un nouveau supplice.

Parmi ceux qui vinrent nous visiter, étoit un nègre libre, nommé Chacha Godard, dont je vais faire connoître la perfidie. Un soir, accompagné d'un de ses camarades, aussi scélérat que lui, il vint nous visiter. Sous le dehors de la sensibilité, il méditoit la trahison la plus révoltante. Après nous avoir demandé si en protégeant nos jours, nous cherchions à nous sauver & à les combattre de nouveau ; après la réponse naturelle en pareil cas, il nous promit sa protection & notre grace, nous assurant qu'il alloit l'obtenir de suite de Jeannot. Comme il étoit décoré du titre de colonel, nous crûmes aisément à sa promesse ; mais quelle

fut

fut notre surprise, lorsqu'un instant après nous l'aperçûmes, ainsi que Jeannot, entouré des nègres & mulâtres, satellites de ce général. Ce cortège étoit précédé d'un bourreau (c'étoit le domestique du supplicié), & d'un tambour. Alors nous ne doutâmes plus de notre sort. En effet, quatre de nos malheureux compagnons furent tirés des fers, & conduits au pied de l'échafaud, où Jeannot fit attacher ces quatre victimes. Pour mieux savourer sa vengeance, ce monstre, écumant de rage, calculoit les distances, & le bourreau n'osoit lever l'instrument fatal, sans en avoir reçu l'ordre; cet ordre ne se répétoit que tous les quart d'heure, la montre à la main. Quand ces quatre infortunés eurent rendu le dernier soupir, au milieu des plus affreux tourmens, nous vîmes Jeannot, le mulâtre Délile & le nègre Godar, couper deux des suppliciés par morceaux, & arranger les deux autres comme un poulet que l'on met à la crapaudine, & boire de leur sang. A la fin de cette scène d'horreurs, à laquelle ils nous firent assister, on nous renvoya aux fers, en nous affommant à coups de lianne & de plat de sabre : la même tragédie se répéta le lendemain, ainsi de suite.

Berchais, notre commandant, fut destiné à un autre supplice. Jeannot lui fit d'abord couper une main, & ensuite le fit étendre sur une échelle, où il reçut deux cents coups de fouet; ensuite on le porta au bourg de la Grande-Rivière sur un cabrouet : là, il fut suspendu à un poteau, par un crochet qui lui prenoit sous le menton. Cet infortuné vécut, en cet état, 36 heures; & quant Jeannot le fit ôter, il palpitoit encore.

Ce monstre, qui ne pouvoit assouvir sa rage, venoit d'inventer un nouveau supplice : il se proposoit de faire rôti à la broche le reste des prisonniers. Telle étoit notre position, au camp général, quand, le dimanche 1^{er} novembre, nous aperçûmes dans la savanne, beaucoup de mouvement; une cavalerie nombreuse caracoloit autour de la grande case; un coup de pistolet & quelques coups de fusil, que nous entendîmes dans le lointain, nous firent craindre l'attaque de la Tannerie, ce qui nous auroit fait massacrer sur-le-champ. Un tout autre événement se passoit : Jean-François, connu par plus d'humanité, & général en chef, irrité des cruautés de Jeannot, le fit arrêter & conduire au Dondon, où il fut fusillé la même journée.

Jean-François vint nous visiter, & nous apprit le châtement de Jeannot; il nous promit notre grace & tous les secours dont nous aurions besoin.

Effectivement, nous fûmes élargis après son départ; mais, quoique ses intentions & ses ordres fussent de nous laisser libres, on nous remit aux fers, & nous y aurions restés long-temps, sans un mulâtre nommé Aubert, qui, surpris de nous trouver en cet état, fut en porter des plaintes à Michaud, qui nous rendit la liberté, avec permission de nous promener dans la savanne, mais sous l'escorte de deux nègres armés.

Dans l'après midi, Fayet, nègre libre & commandant du quartier du Dondon, nous demanda si nous serions bien aise d'aller avec lui, nous promettant toute sorte de bons traitemens : nous lui répondîmes que nous le suivrions où bon lui sembleroit : d'après notre réponse, il nous ordonna de nous préparer pour partir à l'entrée de la nuit.

Dans l'intervalle de notre départ, attentif à tout ce qui se passoit, je reconnus évidemment que les esclaves avoient été excités à la révolte par les mulâtres, & que ceux-ci l'avoient été par le gouvernement; que ces premiers, pour réussir à soulever tant d'ateliers, avoient été obligés de recourir à des moyens tels que les

ordres du roi , pour le rétablir sur le trône : le prétendu massacre qu'on devoit faire des nègres candiaux , dans la nuit du 24 au 25 d'août , & les promesses du roi , qui leur accorderoit trois jours par semaine , pour récompense de leur zèle ; le motif de religion qui paroissoit les animer , lorsqu'ils nous reprochoient la destruction du clergé ; tant de raisons accumulées me portèrent à croire que notre ruine ne pouvoit qu'être un coup des aristocrates contre-révolutionnaires , & je me décidai à périr , ou à tirer ces hommes de l'erreur où ils étoient plongés.

Nous premenant sous l'allée d'arbres de Mme Dufahi , nous eûmes occasion de joindre le mulâtre Aubert , notre libérateur. Après quelques instans d'une conversation vague , je formai le projet de tirer de ce mulâtre tous les renseignemens possibles , & je me livrai d'autant mieux à cette démarche , toute dangereuse qu'elle fut , que je regardai l'espoir de sortir des mains de ces brigands , comme une chimère : en conséquence , je lui fis cette question : « Quel peut être votre dessein en nous faisant une guerre aussi cruelle pour nous , que destructive pour la mère-patrie , que vous allez ruiner , sans avantage réel pour vous ? Pouvez-vous croire , un seul instant , qu'elle puisse laisser impunies tant d'atrocités ; & quand bien même cela pourroit être ; quand bien même , vous confiant sur vos propres forces , vous vous abuseriez sur les conséquences de cette révolte , n'auriez-vous pas à vous reprocher éternellement d'avoir méconnu votre bienfaiteur , & d'avoir été les plus ingrats de tous les hommes ? Rappelez-vous , je vous en conjure , ce que vous étiez sous l'ancien régime ? De qui tenez-vous ce que vous voulez être ? N'est-ce pas de l'assemblée nationale ? N'est-ce pas en vertu de ce décret que vous réclamez cette existence politique qui vous tient tant à cœur ? Or , si vous ne pouvez méconnoître votre bienfaiteur , pourquoi tournez-vous vos armes contre lui , en devenant les agens d'une contre-révolution qui vous sera encore plus funeste qu'aux blancs ? Un jour viendra , sans doute , où la France , instruite de tous nos malheurs & des causes qui les ont produits , fera éclater son indignation , & soumettra à une responsabilité redoutable , les auteurs de nos désastres. Que signifient , je vous le demande , ces reproches que vous nous faites , de nous être érigés en corps populaires , d'avoir détruit le clergé & la noblesse , & surtout d'avoir détrôné le roi ? Que signifient les relations intimes que vous avez avec les Espagnols ; & surtout , que signifient tant la forme que la réception que vos passeports obtiennent de cette nation jalouse & superstitieuse ? De qui tenez-vous vos brevets ? Vous vous vantez d'être les défenseurs de la royauté , & c'est au nom du meilleur des rois que vous dévastez cette riche contrée , que vous massacrez indistinctement ses fidèles sujets , que vous ruinez le commerce national , qui , n'en doutez pas , fera le premier à demander justice à ce même roi dont vous abusez , & qui , tôt ou tard , vous châtiara de vos crimes , ne fussent-ils que le résultat des erreurs où l'on vous a induits. Croyez-m'en , mon cher Aubert (ce ton amical convenoit aux circonstances) , revenez de votre délire ; calculez le bien & le mal qui vous attendent à la fin d'une guerre qui ne sauroit être éternelle , & prenez de suite un parti sage , le seul qui vous convienne. Instruisez vos camarades ; dites-leur ce que vous avez entendu , sans me compromettre ; que vos propres réflexions , comme un trait de lumière , portent la conviction dans leur cœur & leur inspire des dispositions pacifiques.

Aubert , que j'ai connu depuis pour un excellent mulâtre , & qui n'a jamais abusé des confidences importantes , mais dangereuses , que je déposois dans son sein , s'ouvrit à moi d'une manière à bannir la méfiance. Notre caste , me dit-il , s'est

livrée à des excès, mais elle n'est pas généralement coupable; & parmi les coupables, il en est de plusieurs espèces. Je distingue d'abord les contumaces d'Ogé: pour ceux-là, ils le sont étrangement: ce sont eux qui ont soulevé les ateliers; & parmi eux se trouvoit-il peut-être encore des scélérats, qui, sans être contumaces, n'en étoient pas moins portés au mal.

La seconde classe est celle des mulâtres moins osés, qui, ne voulant pas se compromettre, attendoient en silence, & avec plaisir, les effets d'une révolution qu'ils croyoient devoir leur être favorable: aussi, à l'approche des brigands, loin de se retirer avec les blancs, ils s'unirent à eux, & firent cause commune. La troisième classe enfin, bien intentionnée, mais trop confiante, ignorant d'ailleurs absolument la trame, fut surprise par la marche trop rapide du mal, & contrainte, après s'être cachée pendant quelques temps dans les bois, à s'unir avec ces malheureux. Ces derniers ont toujours conservé le désir bien sincère de se retirer; ils marchent le moins qu'il leur est possible; & lorsqu'ils le peuvent sans dangers, ils se concertent ensemble; mais, Messieurs, vous verrez par vous-même combien nous sommes observés & répartis dans les camps. Vous verrez l'humiliation dans laquelle nous vivons, & les difficultés sans nombre que nous éprouverions, si nous voulions nous séparer de leurs intérêts. Quant aux castes primitives de cette révolution, vous ne devez pas douter d'un instant, qu'elles ne partent de France, & des gens de la plus haute distinction. Allez, Messieurs, les premiers qui ont porté la torche, & commandé l'incendie, sont loin d'ici! Non jamais ils n'eussent entrepris une pareille révolution d'eux-mêmes; il leur a fallu des ordres exprès et authentiques. A l'instant, comme il alloit continuer, un groupe de nègres venant à nous, il fut obligé d'interrompre son récit & se retira, en nous observant de ne jamais accoster des mulâtres, sur-tout de causer avec eux, quand il y auroit des nègres aux environs.

Profondément ému de tout ce que je venois d'entendre, & plus encore, touché de la franchise du mulâtre Aubert, je me livrai quelques instans à de sérieuses réflexions, qui ne servirent qu'à me confirmer dans l'idée que j'avois déjà conçue sur la nature de nos maux: plus que jamais je reconnus que la philanthropie n'étoit que le manteau, à l'aide duquel les aristocrates Européens, secondés de leurs agens dans le nouveau monde, avoient conçu et exécuté le plus monstrueux de tous les projets. Je vis clairement que le gouvernement de Saint-Domingue n'en étoit pas le moteur direct ni le principe primitif; mais qu'attentif à tout ce qui se passoit au-dedans & au-dehors de la colonie, ne perdant jamais l'espoir d'une contre-révolution, voulant même la seconder, il avoit cru, en se tenant derrière le rideau, jouer le principal rôle dans une pièce devenue si tragique, soit en stimulant la cause secondaire, soit en lui promettant une protection décidée, soit enfin en se tenant dans une coupable inaction, ou en ne formant que des plans essentiellement vicieux; & par ces manœuvres diverses, il espéroit sans doute favoriser les prétentions des émigrés & les siennes, en forçant la France, accablée par tant de pertes & déchirée par des factions qui devoient en être les suites, à désirer elle-même son ancien régime. Qu'on ouvre les yeux, qu'on considère le fil des événemens dans cette révolte, qu'on examine le plan constamment suivi dès les premiers instans de la révolution, qu'on se transporte, par des relations fidèles, dans tous les quartiers insurgés, qu'on y analyse la conduite des commandans des troupes de ligne, qu'on y prenne des renseignemens de M. d'Assas, sur son expédition du Rocou, & l'on verra que si le gouvernement, d'après les dépositions recueillies au Dondon dans l'affaire d'Ogé,

n'est pas le moteur de cette insurrection , qu'il en est au moins le fauteur ; l'enlèvement du camp de Sans-Soucy en est la preuve la plus complète. Je dirai un mot dans la suite de celui à Beckly, non moins important, & ferai connoître à mes lecteurs , l'idée qu'avoient de ce camp les généraux Jean-François & Biaffou.

Fayet vint nous avertir, pendant que nous étions livrés à des réflexions diverses, qu'il falloit se disposer à partir, sous l'escorte de dix à douze nègres ou mulâtres, qui se présentèrent à l'instant ; & nous ayant placés au milieu d'eux, nous nous acheminâmes vers notre destination. Notre état, capable d'émouvoir les âmes les moins sensibles, attendrit celle de Fayet. Qu'on se figure des hommes convert de haillons, pâles & défigurés, rongés par une vermine répandue sur toutes les parties du corps, couverts de sang & de poussière ; qu'on se figure des spectres ambulans, & on aura une véritable idée de ce que nous étions. Plusieurs d'entre nous n'eussent jamais achevé ce trajet, sans l'humanité de deux nègres qui cédèrent leur monture. L'extrême faiblesse où ils étoient réduits & les difficultés du chemin, les eussent fait succomber.

Arrivés au gouvernement, au moment même où l'on servoit à souper, nous fûmes très-bien accueillis par Jean-Louis, surnommé Parisien, nègre à M. de la Combe, commandant de la Grande-Rivière, & tué au combat de Cadouche. Ce nègre étoit lieutenant de roi dans le quartier de Dondon. Il se piquoit de beaucoup de civilité ; parloit sans cesse de la France, où il avoit passé quelques années, & portoit les autres chefs à la paix, les menaçant de tout le poids de cette puissance, si on ne mettoit fin à tant d'atrocités.

Jean-Louis nous admit à sa table, ce qui étoit une insigne faveur : pendant le souper, nous aperçûmes un prêtre, étendu sur un sofa, qui gardoit le plus grand silence ; on avoit pour lui quelques attentions, mais bien légères. Jean-Louis seul lui portoit respect. Depuis, nous nous sommes aperçus qu'il étoit généralement détesté des nègres : ce prêtre étoit le père Bien-Venu, curé de la Marmelade, qui profita d'un instant favorable pour nous accoster & s'ouvrir à nous. Il nous apprit qu'il étoit prisonnier, & depuis nous avons vu qu'il étoit exactement traité comme nous, & que sa perte, sans la mort de Jeannot, étoit aussi assurée que la nôtre. Il nous apprit également, que c'étoit lui qui avoit exhorté ce monstre à la mort, que prêt à être fusillé, il l'avoit sollicité, par tout ce qu'il y avoit de plus sacré, d'obtenir de Jean-François sa grace, offrant, (chose incompréhensible, & qui prouve que la férocité n'est pas le vrai courage) d'être en haine & d'accepter les emplois les plus bas ; mais qu'il n'avoit eu garde de s'employer pour ce scélérat. Que voyant, au contraire, son arrêt sans appel, il lui avoit reproché sa barbarie, & sur-tout en lui montrant les cadavres épars des malheureux citoyens du Dondon, massacrés par ses ordres. Il lui avoit assuré que sa mort étoit un effet de la vengeance céleste, qui ne laissoit rien d'impuni ; & il ajouta, qu'il étoit ensuite mort avec la plus grande lâcheté.

On interrompit cette conversation, en nous annonçant qu'il étoit temps de se reposer : un excellent matelat nous fut à l'instant apporté, & nous pouvons assurer que, malgré l'état d'agitation où nous devions être, nous n'en reposâmes pas moins. La nature, accablée par les secousses répétées que nous avions éprouvées à la Grande-Rivière, l'emporta. Nous devons rendre justice aux chefs du camp du Dondon ; nous n'avons jamais eu à nous plaindre d'eux ; il nous ont laissé la plus grande liberté ; mais il n'en étoit pas de même des autres nègres, qui nous molestoient dans toutes

les occasions. Les négresses étoient infiniment plus insolentes, plus dures & moins portées à rentrer dans le devoir que les nègres.

Dans les deux premiers jours de notre arrivée au Dondon, je m'aperçus que je ne m'étois nullement trompé sur les véritables causes de nos malheurs. Là, comme ailleurs, j'ai entendu un langage uniforme chez tous les nègres; par-tout on croyoit à l'emprisonnement du roi & aux ordres qu'il leur avoit fait parvenir pour s'armer & lui redonner la liberté: la destruction du clergé & de la noblesse ne leur étoit pas inconnue; & sur ce qu'il y a de plus sacré, nous pouvons assurer, qu'à ces épreuves, nous pouvons en ajouter mille autres, qui toutes attesteront que la révolte des esclaves est une contre-révolution. A la barre de l'assemblée nationale, les mêmes preuves à la main, je soutiendrai cette assertion, quand les circonstances exigeront de moi cette démarche. Le rapport suivant mettra le lecteur à même de prononcer.

Le dimanche 7 du mois de novembre, sur les 8 heures du matin, nous promenant avec le père Bien-Venu dans la salle du gouvernement, (pour me servir de l'expression des révoltés) nous vîmes entrer un sergent-major d'un régiment espagnol, qu'on nous dit être sur les frontières, accompagné de trois fusilliers. Ils apportèrent deux grands barrils de poudre aux brigands (à-peu-près trois cents livres); cet envoi avoit été précédé de bien d'autres, & il ne fut pas non plus le dernier. La nature, la qualité des personnes qui l'escortoient, tout porte à n'accuser que le gouvernement de cette manœuvre criminelle, & très-certainement le lecteur pourra prononcer, quand il aura parcouru ce mémoire entier.

Sur la nouvelle de l'arrivée des Espagnols, les différens chefs se rendirent au gouvernement, où l'on servit à déjeuner. Ils eurent avec eux une conversation des plus intéressantes; & quoiqu'elle fût en Espagnol, je compris tout ce qu'ils dirent. Ils commencèrent d'abord par s'informer de l'état des choses; & après avoir débité force nouvelles supposées de France; après les avoir encouragés à la plus grande persévérance, dans la révolte, ces malheureux firent tomber la conversation sur la révolution françoise: à les entendre, c'étoit à eux à venger la royauté outragée & à ramener l'ancien état des choses. Ils nous peignoient comme une nation qui a perdu la qualité d'hommes, ne reconnoissant plus de roi, & ayant perdu toute notion de la divinité, couverts de tous les crimes, & méritant les plus grands châtimens. Ils ajoutaient qu'ils prévoyaient bien, qu'avant la fin de décembre, nous sousscririons, par notre extrême faiblesse, à tout ce qu'on voudroit exiger de nous. Ils se retirèrent ensuite, en nous considérant du coin de l'œil, & *en demandant si nous étions des bons*. Ils promirent, en partant, à ces malheureux, de nouveaux secours.

Le lendemain, 8 du mois, les chefs des brigands, qui venoient de recevoir de la munition, résolurent d'attaquer la Marmelade: pour cette expédition, ils firent un rassemblement de forces considérables. Le 9, après-midi, ils se mirent en marche, emmenant avec eux deux des malheureux prisonniers de Sans-Soucy, pour servir aux canons: le commandant en chef de cette armée, étoit le même Fayer qui nous avoit conduit. Il arriva sur les dix heures du soir au camp, commandé par *Baccaille*, & sur les deux heures après minuit, soit par crainte, ou toute autre raison que nous n'avons jamais connue, l'armée entière se retira, sans avoir même tiré un coup de fusil, quoiqu'elle fût en présence du camp Paparel.

Le 12, le curé de la Marmelade & moi, eûmes une conversation avec le mulâtre Riquet, se disant brigadier des armées du roi & chevalier de Saint-Louis. Nous

parvinmes à l'éclairer ; & à lui inspirer le désir d'un arrangement. Je puis dire que cet instant fut le premier , où je m'aperçus qu'il seroit possible de parvenir à faire le bien. Le père Bien-Venu , d'après nos accords , travailla à un projet d'adresse , qui demeura sans exécution.

Le 13 au matin , un bruit se répandit que les blancs de la Marmelade descendoient au Dondon , & que les troupes du Limbé venoient par les Veseux : on battit la générale , & les nègres , au nombre de quatre à cinq mille d'abord , furent réduits à moins d'une demie heure , à trois ou quatre cents ; les autres se sauvoient dans les bois à toute course. L'alerte se trouva fausse , & tout rentra dans l'ordre. On nous avoit placé au canon , & on nous ramena pour nous occuper à faire des sacs à gargouffe.

Le 14 , nous apprîmes la mort de Bouqueman ; il seroit impossible de dire qu'elle fut l'impression que cette mort fit sur les nègres. Les chefs prirent le deuil & ordonnèrent un service solennel : pour nous , spectateurs , souffrans de tout ce qui se passoit , nous étions désolés de cet accident ; le contre-coup devoit nous perdre sans ressources. Déjà nous entendions les discours des nègres ; leurs complots criminels avoient de quoi nous effrayer , car il ne s'agissoit de rien moins que de nous assassiner pour venger , disoient ces Cannibales , leur chef , mort pour la plus juste des causes , pour la défense de son roi. Heureusement ces propos , un peu dur à entendre , n'eurent aucun effet ; ils se vengèrent d'une manière moins barbare & même gaie ; ils supposèrent la mort de M. Touzard , & firent en mémoire d'un avantage si marqué , un calinda qui dura trois jours , pendant lequel ils nous faisoient un étalage de leurs exploits , & nous reprochoient notre lâcheté ; à les entendre , ils chargeoient des cabrouets de nos têtes , & ils ne perdoient que très-peu de monde. Il falloit tout entendre & ne jamais répondre que par le silence ou des applaudissemens. Ce moyen étoit le seul qui pût prolonger notre pénible existence.

Le 14 sur le minuit , le gouverneur du bourg du Dondon , nommé Raimond , mulâtre libre , vint nous éveiller , & nous ordonna de partir pour le camp général , où étoit Jean-François : nos tranches , à cet ordre se renouvelèrent ; nous ignorions le sort qui nous attendoit à notre arrivée : ce qui nous rassuroit un peu , c'étoit la promesse de Jean-François , & son humanité connue. Cependant , mille réflexions , plus sinistres les unes que les autres , se présentoient comme malgré nous à notre imagination effrayée , quand huit à dix dragons nègres se présentèrent , & nous conduisirent à la Grande-Rivière , dans le même état qu'ils nous avoient mené au Dondon ; seulement ils nous rassurèrent en chemin , en nous disant , que dès qu'il nous avoient conservé si long-temps , nous ne devions plus craindre , mais que Jean-François étant instruit que l'armée du Cap devoit attaquer la Tannerie , il nous envoyoit chercher pour servir avec eux aux canons , & qu'il desiroit nous avoir quelques jours avant l'attaque , pour faire des gargouffes , & mettre les canons en état.

Ces détails nous rassuroient à la vérité , mais quelle perspective pour des ames sensibles , pour des bons citoyens & des pères de famille , de tourner les armes contre ses semblables , ses parens & ses amis ; il est démontré qu'il étoit presque impossible de tromper les scélérats ; ils vous observent de si près , qu'au moindre soupçon , ils vous sacrifient. Toutes ces considérations nous eussent fait désirer la mort , si une lueur d'espérance ne nous avoit soutenu ; nous croyons à quelque événement extraordinaire , & il s'est réalisé.

Après une marche pénible pour des hommes non accoutumés à marcher de pied , nous arrivâmes sur les deux heures du matin au camp général. Nous trouvâmes Jean-

François levé ; il nous reçut avec bonté ; nous expliqua les raisons qui l'avoient déterminé à nous faire descendre, & nous fit délivrer de suite des souliers & des hardes : jamais présent n'eût un prix pareil à celui-là ; nous ne nous sentions pas d'aise ; mais ce qui empoisonnoit ces mouvemens de joie, c'étoit la douloureuse perspective du service qu'on vouloit exiger de nous & l'impossibilité du refus. Dans la journée, on envoya à la Tannerie prendre la mesure des canons, & au retour des émissaires, on distribua la poudre & le papier nécessaire pour les cartouches ; il faut observer que cette poudre étoit celle que Jean-François avoit rapporté de son expédition d'Ouanaminthe ; il y en avoit quarante barrils de dix livres.

Incapable de faire une cartouche, de manœuvrer à une pièce de canon, je faisais mille projets pour me soustraire à ce service ; entr'autres il me vint dans l'idée de briguer le secrétariat de Jean-François ; cela me convenoit d'autant plus, que mon éducation n'avoit certainement pas été celle d'un militaire ? mais comment s'y prendre pour réussir : ma couleur seule devoit me rendre suspect, à bien plus forte raison ayant été pris les armes à la main. Ces considérations ne me rebutèrent point : j'accostais d'Espres, mulâtre libre, & armurier du Fort-Dauphin, aide-de-camp de Jean-François, & investi de toute sa confiance : Je ne le connoissois que fort imparfaitement ; néanmoins, je lui dis, sans hésiter : vous me connoissez, sans doute, & vous savez également que je ne puis être que d'une seule utilité à Jean-François. Il ne me laissa pas achever, & m'assura qu'il avoit déjà jetté les vues sur moi, pour l'aider dans les écritures ; & qu'en outre, il s'ouvriroit davantage dans un autre moment.

L'après-midi, sur les cinq heures, arrive le curé de la Grande-Rivière ; nouvelles tristes, c'est peut-être pour nous confesser, disions-nous, & nous serons expédié ce soir. Quelle alternative ! quelle existence ? Que le lecteur sensible l'apprécie : ce n'étoit cependant rien de tout cela, il venoit purement & simplement faire sa cour aux généraux.

Pendant que ces choses se passaient, nous entendîmes des coups de canons dans la pleine, qui inquiétèrent d'abord les généraux, qui, dans ce moment, se trouvoient chez Mignard, & dépourvus de forces. Pour savoir ce qui en étoit, ils envoyèrent de suite à la découverte, & peu d'heures après, les dragons rapportèrent que M. d'Assas levait le camp du Rocou, & abandonnoit le morne à Beckly. Cette nouvelle non-seulement calma les esprits, mais répandit encore une joie universelle dans tous les camps de la Grande-Rivière.

M. d'Assas n'avoit rien fait d'important dans le commandement qui lui avoit été confié : mais M. d'Assas est un militaire connu. M. d'Assas a les plus grands talens, & ce qui est bien plus essentiel, des intentions droites. Alors, comme aujourd'hui, on enchaînoit son activité ; & comme il n'avoit en vue que le bien public, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'on ne mettoit des entraves à ses opérations que pour consommer la ruine de la partie de l'Est. Plus d'une fois les citoyens se plaignirent de son inaction, mais sa réponse étoit dans les ordres précis qu'il recevoit de son supérieur, qu'il communiquoit aux patriotes qui servoient sous lui, & qui reconnurent bientôt les mauvaises intentions du chef du pouvoir exécutif.

M. d'Assas avoit fortifié, dans toutes les règles de l'art, le morne à Beckly. Un détachement peu nombreux suffisoit pour le garder ; & à cette époque, par la jonction des forces qu'on avoit effectuées dans les environs du Trou, on pouvoit très-certainement empêcher les brigands de pénétrer dans la partie du Fort-Dauphin ; car sitôt après la défaite du camp de Sans-Souci, les nègres de Vallière

& des environs, n'osèrent entrer ouvertement en insurrection. Un camp placé à la hauteur de madame Berthole, & un second plus avant dans le Moka, auroient efficacement protégé nos quartiers; & par la suite le camp de Candi nous auroit procuré une sécurité parfaite dans cette partie. La crainte que les révoltés avoient du morne à Beckly, étoit telle qu'ils étoient décidés à l'emporter, n'importe à quel prix; & très-certainement, d'après les fortifications qu'on y avoit faites, c'eût été un écueil contre lequel seroient venus se briser, à la longue, toutes leurs forces. Je ne suis point militaire, c'est à ceux qui connoissent ce métier, à juger de son importance. Mais à même de juger de l'impression qu'il faisoit sur les brigands, je puis assurer qu'il devoit être essentiel.

Jean-François, qui avoit une petite cour, se plaisoit à donner des fêtes. Le 17 il y eut au camp général un grand concours de monde, parmi lesquels je distinguai le Blanc, père & fils, Cator, Viard, Poisson, de Launai, le nègre libre Yvon, le Maire, mulâtre de Sainte-Suzanne: à travers les jalousies, & sans être aperçu, j'entendis une partie de la conversation. Nous voilà, disoient-ils, à la fin de novembre. Les forces qui doivent arriver de France ne sauroient tarder, & il seroit extrêmement avantageux de nous arranger avec les blancs, pour prévenir de grands malheurs; car il est à craindre qu'elles ne nous réduisent en poussière: ce fut l'expression de le Blanc, père, tous les autres furent du même avis; & ce qui me fit le plus grand plaisir, ce fut d'entendre répéter, à peu près ce que j'avois dit à Aubert, sous l'allée de madame du Fahy.

Sur le soir, Deprés & le Blanc, père, vinrent à moi pour me communiquer le projet d'arrangement; j'en ressentis une extrême satisfaction, & leur promis de les aider dans tout ce qui dépendoit de moi. Pour mettre plutôt la main à l'œuvre, le Blanc père, sollicita de Deprés la permission de m'emmener chez lui pour quelques jours, ce qu'il n'obtint qu'en répondant de moi, corps pour corps, & par écrit; ensuite on m'admit dans le conseil, au moment où l'on alloit prendre un parti décisif; mais ce qui me fit le plus de plaisir, ce fut de trouver tout le monde disposé à la paix, aux prétentions près, mais infiniment moins exorbitantes qu'elles ne l'étoient dans le principe. On résolut de ne rien négliger pour arriver à ce but. Le secret étoit indispensable dans cette négociation; il falloit que le nègre, naturellement soupçonneux & sanguinaire, ignorât toutes dispositions, tendantes à un arrangement: aussi prit-on pour cela toutes les précautions nécessaires. Il fut encore délibéré de rédiger, provisoirement, un projet d'adresse, pour être ensuite communiqué à Jean-François. Cator & moi, fûmes chargés de ce travail.

Me voilà donc installé dans l'exercice de mes fonctions; me voilà donc secrétaire breveté de Jean-François, & investi de sa confiance: dès ce moment, je ne fus plus si strictement observé, & je me serois cru dans la plus grande sécurité, si j'avois été dans d'autres mains que celles de ces scélérats; car, comme je le dirai dans la suite, les gens de couleur n'avoient pas assez de pouvoir pour nous soustraire à la fureur des noirs, ils en avoient, au contraire, tout à craindre.

Nous partîmes avec Cator, Viard, le Blanc père & Poisson, sur les six heures du soir, & arrivâmes chez madame veuve Castaing, qui me reçut avec la plus grande humanité; à mesure qu'elle m'aperçut, elle vint se jeter dans mes bras, en pleurant, regardant, disoit-elle, mon existence comme un miracle. De-là,

nous

nous fîmes coucher chez M. le Blanc , qui eut mille soins de moi , non-seulement il me donna du linge , mais il détruisit encore la vermine qui me dévorait , en quoi il me rendit un petit service. Le lendemain matin , nous revînmes dîner chez madame Castaing , pour y travailler au projet d'adresse. Je dois rendre ici justice à cette dame : elle me combla d'amitié , me donna mille secours ; & les dames d'Ailly & la Mothe , s'empressoient à l'envi à adoucir mes malheurs ; & je puis certifier , qu'elles étoient sincèrement affectées du désastre général.

L'après-midi , nous mîmes la main à l'œuvre , & dès la première page , Caror ne voulut plus continuer , & me laissa seul rédacteur de l'adresse. Le lendemain , étant achevée , elle fut lue au comité secret , chez Meynard , où ayant été universellement approuvée , il fut résolu de la communiquer à Jean-François , & de solliciter son agrément pour m'en rendre porteur , auprès de de l'Assemblée coloniale : en conséquence , nous montâmes à cheval pour nous rendre au camp Prieur , où il faisoit depuis peu sa résidence , & pour l'engager à souscrire à une démarche , qui devoit être si intéressante aux deux partis. Ce général avoit choisi l'habitation Prieur pour sa demeure ordinaire , parce qu'elle étoit plus à portée de la passe espagnole , où il se rendoit souvent , ainsi que tous les autres chefs brigands : nous y arrivâmes sur les huit heures du matin : il nous accueillit on ne peut mieux , & sans perdre du temps , nous nous formâmes en comité secret. On fit sentir à Jean-François , dans cette occasion , la nécessité qu'il y avoit de finir les hostilités , & de profiter d'un arrangement avantageux avec les blancs. Les raisons les plus pressantes furent tour-à-tour développées , & ce général nègre , fut d'autant plus disposé à souscrire au vœu des autres chefs libres , qu'il y avoit été disposé par le père Bien-Venu , curé de la Marmelade ; ce vertueux pasteur bravoit tous les dangers pour lui faire sentir d'utiles vérités ; & nous pouvons tous attester , que sa conduite fut un exemple de modération , de patience & de fermeté. La nature de la mission dont il s'étoit chargé auprès de ces brigands , suffit pour effacer tous les soupçons que les mal-intentionnés ou ceux qui sont mal instruits , pourroient faire naître sur son compte.

Jean-François approuva tout ce qui lui fut proposé : il nous parla même un langage peu ordinaire aux nègres ; ses réflexions portoient l'empreinte du bon sens , d'un fond d'humanité , d'un génie au-dessus de son espèce : car m'étant émancipé , jusqu'au point de lui demander quel étoit le vrai but de guerre qu'il nous faisoit , il me répondit avec honnêteté , refusant néanmoins de s'expliquer cathégoriquement ; ce qu'il me dit suffit cependant , pour fixer à jamais mon jugement. Voici ses propres expressions : « Ce n'est pas moi qui me suis institué général des » nègres. Ceux qui en avoient le pouvoir m'ont revêtu de ce titre : en prenant » les armes , je n'ai jamais prétendu combattre pour la liberté générale , que je » fais être une chimère , tant par le besoin que la France a de ses Colonies , que » par le danger qu'il y auroit à procurer à des hordes incivilisées , un-droit qui » leur deviendroit infiniment dangereux , & qui entraîneroit indubitablement l'anéan- » tissement de la colonie ; que si les propriétaires avoient été tous sur leurs ha- » bitations , la révolution n'auroit peut-être pas eu lieu. » Ensuite il se déclina beaucoup contre les procureurs & économistes ; il vouloit qu'on insérât , comme article fondamental , dans les conventions , qu'il n'en existeroit plus à Saint-Domingue : dans les camps il falloit désavouer ces états , si l'on ne vouloit pas être exposé à la fureur des nègres.

Avant de se décider entièrement , on résolut de prendre l'avis de M. l'abbé de

la Haye , curé du Dondon , & du père Bien-Venu ; ils furent , en conséquence , invités à se rendre au camp Prieur , où étant arrivés , ils prirent connoissance de l'ouvrage , qu'ils approuvèrent , en engageant Jean - François de mettre de suite à exécution des projets qui devoient procurer le bonheur général de la Colonie.

Jean - François étoit extrêmement satisfait de mes démarches ; il voulut m'en témoigner sa gratitude , en me chargeant de la mission importante , de négocier , auprès de l'assemblée coloniale , les intérêts respectifs ; cependant on étoit indécis si on n'enverroit pas d'abord au Fort-Dauphin & à la Marmelade : ce dernier parti fut adopté , & Cator , Chavanne , Tabois & moi , fûmes chargés de cette mission. On voulut envoyer à la Marmelade , mais aucun nègre ne voulut être porteur du paquet. Alors voulant favoriser le père Bien-Venu , je persuadai à Jean-François de l'en charger , moyennant une promesse de retour , qu'il fit , mais qu'il n'exécuta pas. Il partit à l'instant , & le lendemain , il répondit que ses paroissiens l'avoient retenu , mais que l'adresse avoit été approuvée , & qu'il s'en promettoit le plus heureux succès.

C'est ainsi que se passa cette première entrevue ; dès ce moment , je conçus l'espoir d'une délivrance prochaine , & la fin des malheurs de la province du Nord ; s'il en est autrement arrivé , j'aurai soin d'en faire connoître les causes dans la suite , & d'une manière si précise , qu'il ne restera aucun doute à cet égard. Le 2 décembre , nous descendîmes à la Grande-Rivière , pour nous disposer à partir pour le fort-Dauphin. Que le lecteur juge de la satisfaction que je devois avoir , en voyant approcher de si près l'instant de ma délivrance ! Eh bien , un instant détruisit tout ; prêt à monter à cheval , Deprés reçut une lettre de Jean-François , par laquelle il lui enjoignoit de faire partir de suite la députation , mais d'en exclure le prisonnier , ayant , pour cela , des raisons connues. On aura de la peine à figurer le chagrin que ce contr'ordre vint me causer. Je ne pus jamais le dissimuler à Després , qui , pour le diminuer , me donna un cheval , avec permission d'aller demeurer quelques jours chez M. le Blanc : ce fut pendant le séjour que je fis chez lui , qu'il m'apprit l'inhumanité des Espagnols , qui , sans égard pour le droit des gens , avoient repoussé un nombre considérable de citoyens de la Grande-Rivière & du Dondon , dans la partie Française , & que ces infortunés avoient été sacrifiés par Jeannot , entre les mains de qui ils étoient tombés , une foule d'autres traits , non moins barbares , caractérisent la nation Espagnole ; qui , dans pareilles circonstances , auroit dû se montrer plus humaine & hospitalière. Nous aurons occasion de parler de leur conduite à notre égard , par la suite ; & très-certainement la France connoîtra un jour toute l'indignité de leurs procédés.

Je demurai trois à quatre jours chez M. le Blanc , après lesquels je revins au camp général , pour prendre connoissance d'une lettre de M. Cator , & d'une autre de M. de Touzard à ce premier. On aura de la peine à se figurer la joie que leur contenu dut me causer , quand je vis que tout alloit être terminé sous quinzaine. Voici les propres expressions de M. de Touzard : « J'ai lu , monsieur , » l'adresse dont vous étiez porteur , avec M. M. Tabois & Chavanne ; elle ne con- » tient que des choses très-acceptables. Je suis certain que l'assemblée coloniale » accordera tout : d'ailleurs , en lui faisant passer un exemplaire de cette adresse , » je lui ai fait sentir la nécessité de terminer les malheurs communs. J'attends ce » matin sa réponse , & je vous la ferai passer de suite. » Quand au Fort-Dauphin ,

tout y a été très-bien accueilli, ce qui me fait espérer un meilleur ordre de choses.

Cette lettre, remplie d'espoir, fut tenue secrète, car c'étoit du secret que dépendoit la réussite de la négociation. Sans perdre de temps, nous montâmes avec Després au camp Prieur, pour communiquer cette lettre à Jean-François, qui en ressentit une extrême satisfaction. Dès ce jour, il expédia ordre sur ordre dans tous les camps, dans tous les postes, pour empêcher les attaques & les incendies, & il se détermina à faire part à Biaffou de tout ce qui se passoit; car il est bon d'observer que ce général n'avoit encore été instruit de rien. Pour cela, nous descendîmes avec Jean-François au camp général, & un extraordinaire fut expédié au Grand-Boucan: on commandoit Biaffou, avec invitation de se rendre chez madame du Fahy; ce qu'il fit dans la journée.

D'après le caractère connu de ce général nègre, j'étois intimement persuadé qu'il seroit éloigné de toute disposition pacifique. Je me trompois: rappelé dans le conseil secret, je fus agréablement surpris de le voir s'avancer vers moi & m'embrasser, en me témoignant la satisfaction qu'il ressentait de mes démarches, & combien il les approuvoit. Il fut surtout extrêmement sensible aux éloges que je lui donnois: il repartit de suite pour le Grand-Boucan, en nous engageant de l'instruire de tout ce qui se passeroit, & promit de donner des ordres pour que dans sa dépendance on ne commit aucune agression.

Nous attendions avec empressement, & d'un instant à l'autre, le retour des députés du Fort-Dauphin. Dans cette intervalle, je fus passer avec Després quelques jours au camp Prieur; je puis assurer que cet aide-de-camp de Jean-François se donnoit bien des mouvemens, & qu'il a fait tout son possible pour accélérer les instans de la paix. De concert, nous faisons tout notre possible pour disposer Jean-François à souscrire aux conditions que l'assemblée coloniale alloit dicter; & je voyois avec plaisir que nous faisons journellement des progrès: car il est bon d'observer qu'on avoit à lutter contre ceux qui, par des vues secrètes, faisoient tous leurs efforts pour détruire notre ouvrage, & le nombre n'en étoit pas absolument petit. Tous les chefs esclaves traversoient nos opérations; & quoiqu'ils ne fussent pas instruits du secret, ils ne laissoient pas que d'en avoir de violens soupçons.

Pendant le séjour que je fis dans ce camp, je m'aperçus que les Espagnols, que j'avois vus au Dondon, lors de ma première détention dans ce bourg, ne venant qu'en petite quantité, tenoient en ce moment marché ouvert avec les brigands, emportant non-seulement le numéraire, la vaisselle & les bijoux, mais encore les mulets des infortunés habitans, & leurs meubles les plus précieux. Cependant, Jean-François avoit décidé de hausser le prix du sucre & des mulets: il vouloit que la forme se payât une piastra, & le mulet une portugaise, cet argent devant, disoit-il, servir aux frais de la guerre. Il seroit impossible de dire la quantité de sucre & d'animaux qui ont passé à l'Espagnol. Le sucre ne valoit ci-devant qu'un gourdin la forme, & les mulets se vendoient publiquement à une gourde ou deux, ou on les troquoit pour une manchette.

Les chefs brigands faisoient de fréquens voyages à la limite espagnole, & ne s'en cachent pas devant les blancs; ils étoient intimement liés avec les Espagnols, & surtout avec les chefs des environs, car leurs recommandations auprès d'eux étoient puissantes. De temps à autre, Jean-François, lorsqu'il s'agissoit d'une négociation ou d'une opération importante, disoit, en notre présence, qu'il ne

pouvoir prendre telle ou telle détermination, sans en conférer avec ceux à qui il devoit des comptes, & nous avons toujours soupçonné que ceux à qui il les devoit étoient dans la partie espagnole.

Depuis quelques jours, sur les dispositions pacifiques des généraux, le caractère des autres chefs avoit entièrement changé; ils étoient remplis d'attention, &, généralement parlant, nous n'avons eu qu'à nous louer de la conduite des gens de couleur, qui ont toujours cherché à nous mettre à l'abri de tout événement fâcheux; tout enfin prenoit une nouvelle face. Cependant, Cator & les autres députés gardoient un silence alarmant; depuis huit jours, on ne recevoit aucune de leurs nouvelles, quoique M. de Touzard eût assuré qu'il recevroit, le lendemain de sa première missive, la réponse de l'assemblée coloniale à leur adresse,

Pour être plus à portée de correspondre avec les différens chefs, nous descendîmes avec Deprés à la Grande-Rivière; nous y trouvâmes une lettre du père Sulpice, curé du Trou, qui nous apprenoit l'arrivée de MM. les commissaires nationaux civils; il nous fit également passer un exemplaire de la proclamation du roi, du 30 septembre, & un autre de la loi constitutionnelle du 24 septembre; le tout étoit accompagné de réflexions fort judicieuses & remplies de forces, pour engager les généraux à ne rien négliger pour terminer définitivement avec les blancs. Les gens de couleur étoient affectés de la loi du 24 septembre, mais tous vouloient obéir, & leurs démarches ne nous ont laissé aucun doute à cet égard.

De mon côté, je tirai parti de la proclamation du roi, pour forcer les généraux à souscrire à tout ce que l'assemblée coloniale leur dicteroit, & m'attachai à leur expliquer ce sens, de manière à leur faire naître de justes craintes, & à exciter leurs remords. Il n'est qu'un seul moyen, leur disais-je, pour tout réparer & faire oublier votre conduite passée, c'est de vous jeter dans les bras de l'assemblée & des commissaires, promettant de faire rentrer de suite les esclaves dans le devoir, & de concourir de tout votre pouvoir à accélérer le retour de l'ordre; ce moyen est le seul qui puisse vous mériter votre grâce. Ils furent d'autant mieux disposés à m'écouter, que Biaffou arrivoit du Grand-Boucan, troublé de la canonnade qu'il avoit entendue la veille au Cap. Ces salves répétées lui faisoient craindre l'arrivée des forces, & le nom seul de commissaires du roi, faisoit la plus grande impression sur son esprit. D'ailleurs, le bruit se repandoit dans tous les camps brigands, qu'ils étoient accompagnés de quinze mille hommes: toutes ces raisons déterminèrent Biaffou & la majorité des chefs à la paix. Le tableau que je leur faisois, avec beaucoup de ménagement, des maux qu'ils avoient causés à la colonie, dont les effets se faisoient déjà ressentir en France, les alarmoient; & le terme de pardon ou d'amnistie ne leur permettoit plus de douter qu'on ne les regardât même en France comme des coupables, ce qu'ils n'avoient certainement pas encore cru, car ces malheureux étoient dans la fatale persuasion que le roi & Dieu même leur tiendroient compte de tant d'incendies & d'assassinats; ce déplorable aveuglement prouve jusqu'à quel point on les avoit abusés.

Le lendemain de l'arrivée de la proclamation, je persuadai à Jean-François & à Biaffou, d'envoyer une députation à l'assemblée coloniale & à MM. les commissaires nationaux civils; mais lorsqu'il fut question d'expédier les émissaires, pas un ne vouloit se charger de cette mission; ils se rappeloient les assassinats des blancs envoyés vers eux quelques mois auparavant, & ils craignoient une juste représaille: le seul Raynal s'offrit. Alors Biaffou, qui se trouvoit seul, par le départ de Jean-François, ordonna de m'adjoindre à la députation; mon nom étoit déjà inscrit

sur l'adresse, lorsque Després, instruit de cette démarche, trouva encore le moyen d'annuller ses intentions, en faisant révoquer une seconde fois ses ordres; & pour obvier à tous les retards, on ordonna au vieux nègre Duplessis, de partir sur-le-champ avec Raynal, s'il ne vouloit avoir la tête tranchée. A cet ordre impératif, Duplessis obéit sans réplique.

Nous attendions le retour de Cator & de ses collègues avec inquiétude : depuis dix à douze jours, ils ne donnoient aucun signe de vie, & tout récemment M. Touzard, malgré les ordres qu'il avoit reçus, malgré les accords existans entre lui & les députés envoyés au Fort-Dauphin, venoit d'attaquer le camp Arieu & celui de Gilles-Henri. Ces hostilités, exercées contre la foi donnée, ne pouvoient avoir d'autre but que de rompre une négociation qu'il favorisoit en apparence, mais qu'il eût été bien aisé d'annuller dans le fait. Sa conduite dans les quartiers de Maribaroux & Ouanaminthe, fixeront un jour le jugement des colons, à l'égard de cet officier, naguères l'idole de la province. Si les généraux avoient exécuté les projets qu'ils avoient conçus, M. de Touzard auroit payé cher cette convention; mais César, à Artaud, rompit les mesures les mieux concertées.

Nous devons attester au public, qu'à cette époque les généraux nègres desiroient ardemment la fin des troubles, & personne n'étoit mieux disposé que Biaffou. Ils étoient inflexibles dans les châtimens qu'ils exerçoient sur ceux qui, contre leurs ordres précis, incendioient dans la plaine ou dans les mornes. Candi avoit fait tomber plusieurs têtes à ses pieds, & il en étoit de même dans les autres camps, enforte que tout présageoit la fin de nos malheurs.

Cependant le nègre, attentif à tout ce qui se passoit, ne voyoit qu'avec regret les égards que les généraux avoient pour moi : ils étoient surtout intrigués de me voir fréquemment écrire : ils soupçonnoient une intelligence entre leurs chefs & les blancs, & m'en croyoient médiateur, ce qui m'attiroit bien des propos menaçans. Les effets n'en auroient pas été bien loin, sans la protection décidée des généraux. Leur mécontentement augmentoit tous les jours, & ils se retiroient ouvertement des camps.

Dans cette intervalle, je fus passer un jour chez Lucas, quartieron de la Grande-Rivière, où je trouvai le médecin Thibal, madame Pichon & madame Gayot : le premier étoit venu du camp Roger, pour soigner madame Viard, & il se repentoit de sa téméraire démarche; mais il n'étoit plus temps de recouvrer une liberté qu'il n'avoit perdue que par son excessive imprudence, en suivant un homme que tout accusoit de complicité. Madame Gayot avoit obtenu la permission d'aller sur son habitation & d'en sortir librement, sous une escorte sûre, ce qui le mettoit à même d'apercevoir les mouvemens des nègres, qui, dans cette partie, commençoient à s'attrouper; elle m'avertit qu'ils étoient instruits des démarches qui avoient eu lieu, & paroissoient disposés à rompre, par la force, toute négociation qui tendroit à les faire rentrer dans le devoir. Cette assertion venoit à l'appui de ce que j'en avois entendu par moi-même, car il est bon d'observer à ceux qui ont la bonhomie de croire à la détention forcée de leurs nègres & à leurs dispositions pacifiques, que sur cent, généralement parlant, c'est beaucoup d'en rencontrer quatre bien intentionnés; tous, au contraire, ne respirent que la destruction entière des blancs. Cependant, il y a beaucoup moins de férocité dans les nègres de nos montagnes, que dans ceux de la plaine : ces derniers étoient comme des enragés; & les premiers, au contraire, sembloient pénétrés du sort de leurs maîtres, & beaucoup s'intéressoient encore à leur existence.

Fort de l'avis de madame Gayot, je fis part à Jean-François & à Biaffou de mes craintes, qui parurent si fondées à ces généraux, que le soir même ils expédièrent ordre à Candi de descendre à la Grande-Rivière, & mandèrent les principaux chefs libres, qui se rendirent de suite, & il fut arrêté de faire des patrouilles rigoureuses pour dissiper les attroupemens ; car, jusqu'à ce moment, les nègres s'étoient contenté de murmurer tout bas contre les mulâtres, qu'ils accusoient d'être les auteurs de la relation existante entre leurs généraux & les blancs du Cap ; mais, dès ce moment, ils manifestèrent ouvertement les dispositions les plus sinistres contre eux, au point qu'ils disoient en leur présence & la nôtre, qu'ils feroient suivre notre destruction de la leur, ce qui ne laissoit pas de les alarmer, quoiqu'ils affectassent la plus grande tranquillité.

A mesure que le terme de la paix approchoit, les difficultés se multiplioient à l'infini, & malgré le silence des généraux, je jugeai de leur embarras. J'avois, de temps à autre des conversations à ce sujet avec les gens de couleur, qui m'avouèrent franchement leur peine. Les uns vouloient employer la force, les autres la ruse, & les troisièmes pensoient qu'il seroit impossible de tenir les engagements, si on ne portoit l'assemblée coloniale, & le pouvoir exécutif à les aider par une attaque simulée, qui leur auroit procuré les moyens de se réunir ; car, ainsi que je l'ai observé, ils étoient répartis dans tous les camps, ce qui rendoit leur jonction périlleuse. Outre ces trois opinions, il en existoit une quatrième, qui, en me dévoilant le mystère de notre révolution, me paroissoit être la plus infailible : il s'agissoit d'engager l'assemblée, à décorer un citoyen du Cap des ornemens de la royauté, & de faire publier par-tout l'arrivée du comte d'Artois ; ensuite, un corps d'armée se seroit avancé vers la Tannerie, où tous les nègres se feroient trouvés avec leurs chefs ; alors, au nom du comte d'Artois & du roi, on leur auroit ordonné de mettre bas les armes & de rentrer dans le devoir, ce qu'ils auroient exécuté sans la moindre difficulté & à l'instant. Tels étoient les embarras des généraux & les diverses mesures proposées, ce qui prouve qu'il n'est plus au pouvoir des chefs de faire rentrer les esclaves : ce dernier avis fut ouvert & appuyé par Lucas, & quelques autres, chez mademoiselle Sannit, à Fontenelle.

Ne voulant négliger aucun des moyens qui pouvoient sauver les précieux restes de la province du Nord, j'écrivis, du consentement des généraux, à M. de Thouzard, commandant de la partie de l'Est : ma lettre n'avoit d'autre but que de porter ce général à être favorable à nos démarches, & à en accélérer la réussite, en ne commettant aucune hostilité, pendant la négociation. Si désormais M. de Touzard avoit intérêt de la traverser & d'empêcher un arrangement, duquel dépendoit plus de cinq cent millions & l'existence d'une multitude de citoyens, du moins il ne devoit pas ignorer que celui qui lui écrivoit, étoit citoyen français, & prisonnier ; qu'il n'étoit pas le seul, & que tout lui faisoit une loi impérieuse de ne répondre qu'avec la plus grande circonspection : point du tout, sa réponse fut des moins mesurées, & elle eût suffi pour nous faire détruire, sans la prévoyance de Cator, qui la remit en secret à mes camarades, qui la brûlèrent de suite, pour obvier à tous les inconvéniens. J'étois, à cette époque, à Sainte-Suzanne, avec Candi ; je dois rendre justice à ce chef, je lui ai les plus grandes obligations, ainsi qu'au mulâtre Doré.

Cator étoit de retour de sa mission, ainsi que Chavanne & Tabois, sans avoir apporté la moindre solution. M. de Touzard les avoit amusés pendant un mois, sous différens prétextes : on a déjà vu, qu'il leur avoit promis une réponse, défi-

native & prochaine de l'assemblée à leur adresse, cependant elle n'arriva pas; & à leur retour, on étoit aussi incertain qu'auparavant, quand Reynal & le vieux nègre Duplexis, qu'on avoit envoyé auprès de l'assemblée & des commissaires, apportèrent les nouvelles les plus satisfaisantes, & confirmèrent les soupçons que j'avois depuis long-temps sur la conduite de M. de Touzard. Ces députés nous apprirent que l'adresse n'étoit jamais parvenue à l'assemblée, & qu'inutilement nous en eussions attendu la réponse; mais qu'ils avoient été très-bien accueillis, & qu'on avoit demandé huit jours pour se décider, & qu'ils devoient retourner au Cap, après ce délai, pour recevoir les conditions de l'assemblée coloniale & des commissaires.

Certain que M. de Touzard avoit gardé l'adresse dont il s'étoit chargé, je ne perdis pas un moment pour décider les généraux à envoyer des nouveaux émissaires à l'assemblée, avec un exemplaire de cette adresse, mais je voulus, pour rendre cette mission décisive, savoir définitivement de Jean-François, le nombre de libertés qu'il demandoit; car il pouvoit éprouver des difficultés, dans la demande illimitée de l'état-major: en conséquence, je le pressai de s'expliquer, mais en ayant porté le nombre à trois cents, & jugeant cette condition inadmissible, je lui fis sentir qu'il y avoit loin d'une dette à une grace; que s'il réfléchissoit tant soit peu sur la valeur du mot amnistie, il comprendroit que le roi les reconnoissoit coupables, puisqu'il leur accordoit pardon; qu'il devoit, en outre, faire attention, que par ce même décret du 24 septembre, il laissoit l'assemblée coloniale maîtresse de leur sort; qu'il falloit, en conséquence, s'en rapporter à sa loyauté & à sa clémence, & promettre de mettre autant de zèle à réparer le mal déjà fait, qu'on avoit mis d'activité à le faire. Telles étoient les observations que je faisois faire à Jean-François, aidé en cela par Després. Ce général m'écoutoit attentivement, & répétoit de temps en temps, qu'il voyoit bien que j'avois de la franchise; que j'étois un bon propriétaire, pour qui il vouloit avoir des égards, mais qu'il ne pouvoit se décider, sans avoir l'avis de Biaffou; & peu d'instans après, il m'y renvoya, comme à celui qui prononceroit en dernier ressort, m'assurant que les conditions de ce général seroient toujours les siennes.

Biaffou demeuroit au Grand-Boucan: je descendis avec Després à la Grande-Rivière, pour le joindre dans la journée: nous le trouvâmes chez Meynard, ce qui accéléra nos démarches. Il est inutile d'observer que ce renvoi me fut très-pénible; je préférerois avoir à faire à Jean-François. Le caractère connu de Biaffou, m'inspiroit des craintes. Je fus agréablement trompé, quand je le vis infiniment plus disposé à la paix. Il accusoit ce premier de trop de lenteur, d'être excessivement adonné à ses plaisirs, ce qui lui faisoit négliger des affaires de la dernière importance: ensuite, il entra dans le détail des motifs qui devoient le porter à désirer la paix; celui de sa famille étoit le prédominant: mais quand il falloit s'expliquer sur le nombre des libertés, je trouvai des obstacles presque insurmontables; & sans le nègre Toussaint, à Breda, dont nous avons fait l'appologie dans nos dépositions, la conférence se seroit terminée sans succès. Il demandoit d'abord trois cents libertés, sans compter celles dont il vouloit gratifier sa famille; & ce ne fut qu'après de longs & périlleux débats, que je le décidai à les réduire à cinquante; sa confiance en moi fut même si grande, que, pour la seconde fois, il voulut me charger de ses intérêts, & m'envoyer auprès de

l'assemblée coloniale, mais Després, pour la seconde fois encore, fut faire révoquer l'ordre.

Quant toutes les difficultés furent applanies, nous fîmes partir le mardi, la seconde députation, composée du mulâtre Labhit, de Sainte-Suzaune, & d'un autre, dont je ne me rappelle pas le nom : j'eus grand soin, en les expédiant, de leur recommander, en secret, de parler de nous à messieurs les commissaires, pour qu'ils pussent nous réclamer auprès des généraux; c'est ce qu'ils firent exactement. Fier du succès de cette démarche, nous montâmes avec Després au camp Prieur, pour en rendre compte à Jean-François, qui en fut très-satisfait, cependant; à travers une sécurité apparente, je découvrai en lui une agitation, qui avoit sa source dans les remords. Ce chef n'étoit pas né pour le crime. Eh! que ne peuvent des perfides insligateurs! il avoit assez de bon sens pour découvrir le piège, & il prévoyoit déjà qu'on exigeroit de lui des aveux sur les causes véritables de nos malheurs; son dessein étoit de ne rien cacher, & voici ce qu'il me dit, la dernière fois que je l'ai vu chez M. Prieur, appuyés, l'un & l'autre, sur les côtés de la porte Péristille. « Je n'ignore point que je serai interrogé » strictement. J'ai beaucoup de choses à dire; & comme vous le savez fort bien, » il me sera impossible de me rappeler toutes ces choses devant les commissaires, » dont la présence, peut-être, m'en imposera. Je voudrois, pour remédier à » cela, mettre mes idées en ordre, & personne, mieux que vous, n'est à même » de m'aider dans ce travail: en conséquence, nous nous enfermerons dans un » cabinet, & vous me ferez un mémoire, que je présenterai en temps & lieu. » Voilà le langage de Jean-François: si ce ne sont pas ses expressions, c'est le sens précis de ce qu'il me dit; & plutôt à Dieu, que ce projet, le plus utile de tous, le seul peut-être qui eût pu répandre un jour lumineux sur nos défaites, eût été exécuté, mais une maladie assez grave, & que j'ai apportée au Cap, y mit obstacle; & à l'instant où il fut décidé que nous serions rendus, je me donnai bien de garde de rappeler à Jean-François, son projet: j'eus, au contraire, grand soin de l'en distraire, pour que ce ne fût pas un sujet de prolonger ma captivité.

Descendus à la Grande-Rivière, nous trouvâmes la nouvelle députation de retour. Les généraux furent très-satisfaits du succès de leur mission; mais il s'agissoit de se décider sur une entrevue que les commissaires nationaux demandoient, chez Saint-Michel, & sur le renvoi des prisonniers: il fut tenu, à cet égard, un comité général, où il fut statué, après bien des débats, que l'un des deux généraux se rendroit au lieu indiqué, & qu'il emmèneroit avec lui les prisonniers, dès que le terme de huit jours, demandé, seroit expiré: en attendant, on s'occupoit à calculer tous les moyens qui pourroient assurer l'exécution des conditions qu'on alloit accepter, & dont la plus difficile à remplir, étoit la rentrée des nègres.

Arrive enfin le jeudi, une troisième & dernière députation se met en marche pour le Cap, chargée de paquets pour l'assemblée coloniale, les commissaires nationaux-civils, & on omit M. de Blanchelande, car on doit observer, que les généraux brigands ne vouloient correspondre en aucune manière avec lui, & leur haine étoit si active, qu'ils ne pouvoient pas même voir, sans se mettre en colère, son nom au bas d'une proclamation ou de tout autre écrit qui leur parvenoit. Cette aversion de Jean-François, de tous les autres chefs contre M. de Blanchelande, étoit la suite de sa proclamation du 20 septembre; proclamation aussi impolitique qu'absurde, & qui seroit bien propre à faire naître une foule de réflexions,

réflexions, qui ne sauroient lui être favorables. Les citoyens de couleur, de la Grande-Rivière, & autres, ne l'aimoient pas d'avantage; ils le rappeloient l'envoi de son fils auprès du président Espagnol, pour réclamer l'infortuné Ogé, lorsqu'il avoit mille moyens de le soustraire dans cette partie, au glaive de la loi. Ce citoyen de couleur n'étoit pas né pour le crime: tous ceux qui l'ont vu, l'ont jugé, & moi, en mon particulier, j'eusse fait les plus grands sacrifices pour le sauver. Il a été, comme bien d'autres, victime des manœuvres criminelles auxquelles il s'est innocemment prêté: un jour viendra, & peut-être qu'il n'est pas loin, où tout le mystère d'iniquité sera dévoilé, & les citoyens de couleur eux-mêmes connoîtront le piège qui leur a été tendu. Pour le moment, satisfait de notre dévouement à la loi, ils doivent ainsi que nous, ensevelir dans un éternel oubli, des différens qui font nos malheurs communs, pour ne s'abandonner qu'à une réunion franche & loyale.

Monsieur de Cambesfort étoit l'idole de ces malheureux; je ne prétends ni l'accuser, ni l'absoudre; les nègres sont toujours nègres, c'est au public à le juger sur des preuves plus certaines: quant à moi, qui ai juré de dire ce que j'ai vu & entendu, sans déguisement, je dois affirmer, sous la garantie des autres prisonniers, que le nègre le reconnoissoit pour son protecteur; qu'il étoit persuadé que ses sorties n'étoient que le résultat de la contrainte, & qu'il les ménageoit lorsqu'il étoit obligé d'en venir aux mains avec eux. Ils en donnoient pour raison, le peu de monde tué par notre artillerie, toujours pointée trop haut ou trop bas. C'est à ceux qui ont fait des sorties avec ce commandant, à décider une question qui m'est tout-à-fait inconnue; ils auront vu la manœuvre, & feront à même d'apprécier des dépositions que nous n'avons données que comme des dires, mais dires universellement répandus. Ils publioient encore qu'il avoit fait précéder l'attaque du camp Galifet, par un coup de canon, signal dont ils disoient être convenus.

La députation envoyée au Cap, arriva le même jour, à cinq heures du soir: je ne fais quel funeste pressentiment absorboit toutes mes facultés: l'événement justifia mes craintes. A peine vis-je Reynal, que je reconnus qu'il étoit porteur de mauvaises nouvelles. Il auroit bien voulu les cacher à Biaffou, dont il connoissoit le caractère emporté: mais l'arrêté de l'assemblée coloniale l'auroit trahi, aussi ne fit-il aucune difficulté de s'expliquer ouvertement. Il se plaignit entre autre choses, de la manière dont il avoit été reçu & renvoyé, mais en même-temps, il fit l'éloge de M. M. les commissaires nationaux-civils, & c'est à leur lettre, que nous devons notre existence: car Reynal ayant eu l'imprudence de lire l'arrêté de l'assemblée coloniale, & ayant oublié la lettre de ces messieurs, Biaffou, dans les élans de la plus violente colère, ordonna de nous rassembler, & ayant pris ses armes, il nous fit mettre sur une ligne, pour nous fusiller pendant tout ce train, j'étois chez Georges Dumas, intendant de l'armée; c'est-là où les nègres vinrent me chercher, pour me faire partager le sort de mes confrères: mais plein de confiance en Biaffou, je cherchai à lui rappeler ma conduite passée, & les services que je lui avois rendus; tout fut inutile, il m'accusa, en me menaçant, de m'être entendu avec l'assemblée, à qui, disoit-il, j'avois en secret, dicté la conduite qu'elle devoit tenir à leur égard. Je fus, comme les autres, placé sur la ligne, où nous n'attendions que l'instant fatal, qui devoit à jamais terminer tant de maux. Ce fut dans une concurrence aussi périlleuse, que Toussaint, à Breda, aide-de-camp à Biaffou, bravant tous les

dangers, essaya de nous sauver, dût-il être lui-même victime de la rage de ce monstre. Il lui représenta que nous ne pouvions ni ne devons être ainsi sacrifiés, qu'il devoit nous mettre à la barre, & nous faire passer au conseil de guerre. Ce parti fut adopté, & sur les ordres du général, les nègres se jetèrent sur nous avec une fureur que rien ne sauroit égaler. Deux cent sabres étoient levés sur nos têtes, & les nègres nous dépouillèrent même de nos vêtemens, en nous disant que le lendemain, nous donnerions lieu à un superbe enterrement : dans une circonstance aussi malheureuse, notre espoir ne gissoit que sur les citoyens de couleur, qui nous avoient pris en affection ; & précisément, Candi étoit à la Grande-rivière, avec une partie de ses gens : ce qui me rassuroit, sur-tout, c'étoit l'envie qu'ils avoient d'un arrangement, que notre destruction auroit rendu impossible : mais, d'un autre côté, l'animosité des esclaves contre les libres, devoit nous faire craindre & nous inspirer la plus grande frayeur.

Tel étoit notre état, quand on vint nous annoncer que Biaffon nous accordoit notre grace, & que nous étions libres. En effet, nous fûmes de suite élargis & conduits au gouvernement. Biaffon reposoit : ce ne fut que le lendemain qu'il vint à moi & me fit des excuses, en me disant que son emportement de la veille n'avoit été occasionné que par l'imprudence de Raynal, qui ne lui avoit pas d'abord fait part de la lettre de MM. les commissaires : ensuite, il m'obligea d'avouer que *l'assemblée étoit bien insolente, pour avoir osé lui écrire avec si peu de ménagement*. En revanche, il fut enchanté de la réponse de MM. les commissaires nationaux civils, & décida que nous serions rendus, & que le rendez-vous auroit lieu sur l'habitation Saint-Michel ; mais il s'éleva une espèce de rivalité entre Jean-François & lui, pour savoir qui des deux se présenteroit devant MM. les commissaires nationaux, & seroit chargé de la négociation. Pour un moment, nous crûmes que ce différent auroit des suites fâcheuses, le caractère de Biaffon le faisoit craindre : les principaux chefs décidèrent la question, & Jean-François, comme *généralissime*, eut le pas. Ce chef suprême de l'armée africaine, étoit toujours bien costumé ; son habillement consistoit en un habit de superbe drap gris, parement jaune, & enrichi d'un crachat ; il portoit la croix de Saint-Louis & cordon rouge : il avoit également douze gardes-du-corps, ceints d'une bandoulière remplie de fleurs de lis. Il étoit aimé de tous les libres & des meilleurs sujets parmi les esclaves : son commandement étoit respecté, & il y avoit beaucoup de subordination dans son armée. Quant à Biaffon, il portoit seulement la croix de Saint-Louis & le cordon rouge : plusieurs autres chefs subalternes étoient décorés de la croix & des épaulettes ; leur passeport & leur brevet portoient toujours ces mots : nous, généraux & brigadiers des armées du roi, en vertu des pouvoirs qui nous ont été délégués, nommons ou prions, &c., formule qui fustit pour expliquer le fin mot de l'énigme.

Les brigands ont un nombre considérable de camps qui ne sont autre chose qu'un rassemblement de malheureux, qui excitent plutôt la pitié que la crainte. Cependant, parmi tous ces camps il en est deux qui méritent d'être connus, & avec d'autant plus de raison, que si on veut un jour les attaquer, il faudra y porter la plus grande précaution. Ces deux camps sont ceux de la Tannerie & du Grand-Boucan. Ils ont travaillé long-temps à les fortifier ; & outre les canons dont on les a garnis, on aura encore à craindre les fossés ou trappes qui peuvent nous blesser bien du monde.

Le moment de notre départ étoit arrivé ; les cabrouets se rendoient de tous côtés, & on nous avoit même donné ordre d'emporter nos paquets, quant tout-

à-coup Jean-François, qui avoit résolu de nous emmener avec lui, cédant aux sollicitations de quelques chefs, révoqua l'ordre, & nous renvoya au lendemain.

Conterné par ce changement, je courus à M. Roger ; je le suppliai, ne voulant pas paroître trop empressé, d'engager Jean-François à suivre sa première idée, mais tout fut inutile, on lui imposa silence.

Sur les dix heures du matin, le général nègre & ses principaux officiers se mettent en marche ; mais à peine sont ils arrivés à la Tannerie, qu'un courrier apporte la nouvelle que les blancs se montrent de tous côtés, & qu'ils font mine de vouloir avancer. Biaffou, sur ce premier avis, monte à cheval, accompagné de sept à huit cents dragons, & escorte Jean-François bien avant dans la plaine ; mais n'ayant rien aperçu, il retourna sur ses pas, & le laissa continuer sa route.

Sur les dix heures du soir, l'inquiétude se manifestoit dans tout le camp ; on formoit le complot de nous égorger, si Jean-François & son état-major n'étoit rendu le lendemain matin, & de marcher de suite contre le Cap, jurant de mettre à feu & à sang par-tout où ils pénétreroient. C'est au milieu de cette agitation que des coups de fusils, tirés au loin, nous annoncèrent le retour du cortège, qui nous parut, en général, très-satisfait, & qui nous assura que nous serions rendus le lendemain, avant midi, au Cap. Effectivement, nous partîmes sur les dix heures, escortés par cent cinquante dragons, presque tous hommes de couleur ou nègres libres, & commandans des camps. Quelle dû être notre surprise, lorsqu'arrivés à la Tannerie, nous vîmes les nègres s'assembler & fondre sur nous le sabre à la main, nous menaçant d'envoyer nos seules têtes au Cap, jurant contre la paix & leur généraux. Ce ne fut qu'à la fermeté de notre escorte, que nous dûmes, dans cette occasion, notre existence. Nous fûmes, pour cette fois, convaincus d'une grande vérité, que le nègre ne rentrera jamais dans le devoir que par la contrainte & la destruction partielle.

Grâces soient rendues à celui qui veille aux destinées de tous les mortels ; nous sommes enfin arrivés sur l'habitation Saint-Michel, où nous avons eu la douce consolation de voir & d'embrasser des frères & des amis. Nous avons eu surtout celle de leur annoncer la fin des calamités communes ; car, très-certainement, d'après l'exposé qu'on vient de parcourir, on devoit s'attendre à une paix générale. Tous les chefs brigands la vouloient ; & qui auroit donc pu éloigner un bien devenu si nécessaire aux deux partis ? Un monstre seul étoit capable d'enfanter un tel projet. Eh bien ! ce monstre, ou les monstres, ne l'ont pas seulement enfanté, mais ils l'ont exécuté ; & les flammes qui, depuis le commencement de la négociation, avoient perdu de leur activité, éclairèrent de nouveau cette infortunée colonie ; les incursions, les assassinats redoublèrent, & le Cap lui-même, devenu le refuge des citoyens échappés au fer des assassins, fut attaqué à son tour.

Pour moi, artisan de tout ce qui avoit eu lieu entre les deux partis, j'étois intimement persuadé que les dispositions de Jean-François n'avoient pu changer sans les plus fortes raisons. Je formai à cet égard, divers soupçons, quant la déposition de M. Laroque vint les convertir en certitude. Voici la déposition de cet habitant de la Grande-Rivière, qui a passé huit mois au milieu des brigands : » Il dit que » Biaffou lui ayant promis une chaise pour prendre madame Grand-Jean, sa mère, » femme octogénaire, & son enfant, & ne la voyant pas arriver, il s'étoit dé- » terminé à lui écrire ; mais n'en ayant reçu aucune réponse, il se livroit à la crainte, » quand il vit arriver *Toussaint*, à *Breda*, dont nous avons parlé plus haut, qui » lui dit, les larmes aux yeux, que tout étoit manqué ; que les vingt & quelques

» prisonniers qui s'étoient rendus des divers camps, par l'ordre des généraux ;
 » n'iroient plus au Cap, & que la guerre étoit de nouveau décidée ; il ajouta ,
 » que ce changement n'étoit dû qu'à l'arrivée nocturne d'un officier , portant
 » épaulette d'argent , de haute taille , noireau , sec & joues enfoncées ; que cet
 » officier , après avoir causé avec les généraux pendant une demie heure , étoit
 » reparti ; & que le lendemain , jour marqué pour le dernier rendez-vous & la
 » conclusion du traité , Jean-François n'avoit plus paru le même homme , &
 » qu'ayant assemblée son conseil , il y avoit été universellement décidé de con-
 » tinuer la guerre , & d'achever la destruction de ce qui restoit encore , soit dans
 » la plaine , soit dans les mornes ». Depuis cet instant , il ne se passa aucun jour ,
 qui ne soit éclairé par les flammes ; & c'est à l'arrivée des troupes principalement ,
 qu'elles semblent redoubler d'activité.

Voici la formule des passeports dont il faut être nanti pour vaquer librement à
 ses affaires dans l'Espagnol. J'en ai délivré moi-même plus de cent.

Nous généraux & brigadiers des armées du roi , en vertu des pouvoirs qui nous
 ont été délégués , prions M. Commandant à St.-Raphaël , ou
 toute autre partie , de laisser librement passer le sieur blanc , de
 couleur , ou nègre , dans la partie Espagnole , pour y vaquer à ses affaires. Donné
 au camp général , sous le sceau de nos armes : le
Signé JEAN-FRANÇOIS & BIASSOU , & *contre-signé* par notre secrétaire-
 général , PAUL.

Nota. Ce mémoire a été imprimé à deux différentes époques au Cap François , lors-
 qu'il parut pour la première fois , chacun s'empressa de s'en procurer un exemplaire ,
 & le nombre fut insuffisant , pour satisfaire les demandeurs. Les vérités qu'il contient ,
 défilèrent les yeux de ceux , qui jusqu'alors avoient été trompés , ce qui fit croire la
 rage des *contre-révolutionnaires*. Le citoyen Gros , à cette époque , membre de l'as-
 semblée provinciale , en attesta , séance tenante , l'authenticité ; cette démarche ferme
 & courageuse , manqua de lui être funeste. Il fut instruit qu'il devoit être assassiné , &
 cédant non sans peine , aux prières de ses amis , il se détermina enfin , à passer à la
 Nouvelle-Angleterre. Le citoyen qui imprima l'ouvrage , sur le refus de ses confrères ,
 courut les plus grands dangers , & sans la surveillance des patriotes , il eût été la
 victime de ceux qui se trouvoient démasqués.

La seconde édition fut enlevée aussitôt qu'elle parut. Sa rareté & le jour qu'elle
 jettera sur les véritables causes des maux de Saint-Domingue , m'a déterminé à le faire
 réimprimer , & à le rendre public.

VERNEUIL.

Paris , le 23 avril 1793 , l'an II de la République.







E993
08771
1-S1:E

